

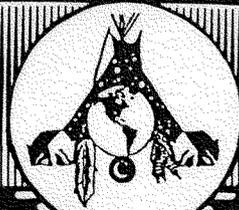
NITASSINAN

NOTRE TERRE



APACHE

n° 14



Publication auto-financée et à but NON LUCRATIF du CSIA (ass. Loi 1901)

ADRESSE: NITASSINAN - CSIA BP 101 75623 PARIS cedex 13 -France

DIRECTEUR DE PUBLICATION: Marcel CANTON

DEPOT LEGAL: 1° trimestre 1988 - N° ISSN: 0758 6000

N° COMMISSION PARITAIRE: 666 59

COMITE DE CONCEPTION ET DE REDACTION: Marcel CANTON-Nathalie NOVIK-Joseph TOURNAIRE

REDACTION/TRADUCTION: Les travaux sont signés au gré des articles

ILLUSTRATIONS DU DOSSIER: Emmanuel AMARGER-Daniel CANTON-Claude DORDIS-Sylvain DUEZ

Nos fraternels remerciements à Mr Frédéric RIVIERE pour ses précieux apports en documentation et à Micheline AMORE pour sa collaboration au pré-maquettage.

NB: POUR TOUS CONTACTS ET TOUT TYPE DE CORRESPONDANCE, IL EST DEMANDE

DE S'ADRESSER DIRECTEMENT A: NITASSINAN - CSIA BP 101 75623 PARIS cedex 13 France

SOUSCRIPTION 88 :

Plusieurs dizaines de nos amis-abonnés ont déjà, en l'espace de quelques semaines seulement, commandé notre édition à but non lucratif du Discours du Chef Seattle (1855) traduit IN EXTENSO et AVEC JUSTESSE par Nathalie NOVIK, et illustré par Daniel CANTON dont nous connaissons le travail.

A paraître fin septembre 88 - Prix : 60 F (port compris) - Commande à l'adresse ci-dessus.



Daniel Canton (extrait)

Avant-propos

"APACHE ! L'épithète était encore couramment proférée par nos grand-parents, avec une connotation allant de "voyou" à "sauvage". C'est en France que le mot se répand au début du siècle quand il est adopté par les "punks" de l'époque, probablement dans le sillage des exploits de Geronimo -popularisés dans l'est des Etats-Unis lors des tournées que ce dernier y effectua après sa capture.

C'est ici l'époque des petits bals de Montparnasse, des guinguettes sur la Marne, où ces jeunes provocateurs se parent du nom d'Apache. Mais, de même que la coiffure "à l'iroquoise" de nos contemporains n'a aucun rapport idéologique avec les Mohawk, le terme "Apache" ne recouvre pas alors une identification formelle : seul le nom fut emprunté, mais ni les moeurs, ni l'habillement, ni même les valeurs apaches ne se transmirent aux jeunes de la Belle Epoque.

Galvaudé aux Etats-Unis, où le mot était synonyme de sauvagerie, de cruauté et de sadisme, il sera utilisé ici surtout pour choquer, provoquer, inquiéter... Le phénomène s'est retrouvé tout au long du siècle, l'utilisation de ces mots étranges venus d'Outre-Atlantique ou d'Outre-Manche constituant une façon de "déranger le bourgeois" : les petits-fils de ces "apaches"-là pourraient bien être nos rockers, bikers, punks et funks..."

Précieuse invitation au voyage, de la part de Nathalie NOVIK, au difficile voyage qu'est l'indispensable remontée -plus mentale qu'historique- de l'aval noyé de "Notre Apache" fantasmatique à l'amont originel et objectif de "NDE" qui vit toujours, s'auto-définissant clairement, dans les parenthèses menacées de sa Réserve; aller du mythe à la réalité. Ne manquez pas de suivre Nathalie jusqu'à la page 37. C'est elle aussi qui, article capital, contribue à faire découvrir et dénonce le PARR, extrême-droite US anti-indienne ; c'est elle enfin qui, revenant d'Akwasasne, va partir à MALMO, en Suède, pour représenter Nitassinan au 4^e Meeting des groupes de soutien européens aux Indiens d'Amérique du Nord... Pas étonnant, dès lors, que nos prochains articles se chamaillent déjà sur le clavier de notre petite machine à écrire !

M.C.

Sommaire

| | PAGES : |
|---|---------|
| "ALORS, TOUT CE QUI ETAIT POUVAIT PARLER"..... | 5 |
| "GAHAN", ESPRITS CHIRICAHUA DE LA MONTAGNE | 8 |
| FAMILLES DE LA GRANDE NATION APACHE | 9 |
| LA VIE DE FAMILLE | 12 |
| LE MARTYRE D'UNE RESISTANCE | 16 |
| DE GOYATHLAY A GERONIMO, LE "NETDAHE" | 18 |
| DERRIERE LA CAVALERIE, LA CHAPE DES MISSIONS | 21 |
| LA SPOLIATION CONTINUE ! | 25 |
| CEREMONIAL DE GUERISON A CIBECUE | 32 |
| L'IMAGE DE "L'APACHE" - LIRE ? | 37 |
| LE "PARR" ATTAQUE LES TRAITES INDIENS | 39 |
| EN DIRECT D'AKWESASNE | 45 |
| POESIE - LA "PRIERE DU SEIGNEUR" | 46 |
| MASSACRE A LA CHLOROLUIDINE | 48 |
| BIG MOUNTAIN - LEONARD PELTIER - CALGARY - NITASSINAN A MALMÖ - | |
| LE 15 OCTOBRE A PARIS - COMMANDES | 49 |

(A cette dernière page, on peut aussi s' abonner... ou se REABONNER)

"Quand j'étais jeune, je marchais par tout le pays, d'est en ouest. Je n'y voyais que des Apaches. Après de nombreux été, j'ai repris ma marche et y rencontrai une autre race d'hommes venus pour le prendre. Pourquoi? Les Apaches furent un grand peuple. Ils sont peu aujourd'hui et pour cela ils veulent mourir... Beaucoup sont morts dans les combats. Tu dois parler franchement pour que tes mots puissent atteindre nos coeurs comme des rayons de soleil. Dis-moi si la Vierge Marie a marché sur la terre. pourquoi n'est-elle jamais entrée dans l'abri d'un Apache? Pourquoi ne l'avons-nous jamais vue ou entendue?"

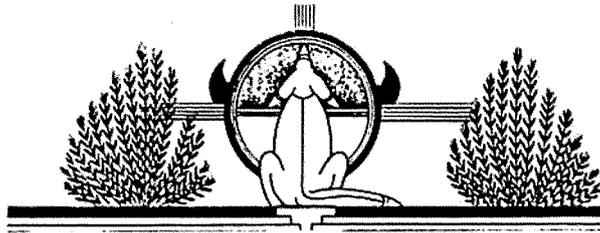
Chies-Co-Chise (Cochise) au Colonel Green, Camp Apache, printemps 1870.



"Le froid, la faim, quel que soit leur degré, semblent n'avoir aucune prise sur un Apache. Dix Apaches se lanceront dans une aventure qui ferait chanceler le courage et les nerfs de cent Yuma, Pima ou Navajo. La ruse de l'Apache n'a d'égaux que l'adresse et l'audace avec lesquelles il exécute ses projets, et chaque succès réjouit d'un plaisir réel toute la tribu."

Colonel John Cremony

"ALORS, TOUT CE QUI ETAIT POUVAIT PARLER..."



" Au commencement, la terre était recouverte par les eaux et toutes les creatures vivaient dans le monde souterrain... Alors, tout ce qui était pouvait parler: les humains, les animaux, les arbres et les pierres.

Il faisait très sombre dans ce monde souterrain, et l'on s'y éclairait avec des torches faites de plumes d'aigle. La nuit plaisait à certains mais déplaisait aux autres. Apres de longs palabres, on décida de trancher le differend au jeu du dé et du bouton.

La partie commença. La pie et la caille, qui aiment le jour et ont un regard perçant, parvinrent à voir le bouton a travers la fine tige creuse qui servait de dé et les partisans du jour gagnèrent ainsi la première manche. L'étoile du matin parut, et l'ours noir courut se cacher dans un coin obscur. Ils jouèrent de nouveau et les mêmes l'emportèrent. L'Orient commença à s'éclaircir et l'ours brun courut se cacher. A leur troisième victoire, le lion des montagnes rejoignit sa taniere... Et lorsqu'ils gagnèrent pour la quatrième fois, le soleil se leva à l'est et la chouette s'envola, fuyant la lumiere du jour.

Un autre monde : cette Terre

Bien qu'il fît maintenant grand jour, les gens n'y voyaient goutte parce qu'ils étaient toujours sous terre. Mais le soleil était maintenant assez haut pour que l'on puisse apercevoir à travers un trou un autre monde... cette terre. Tout le monde voulut bien sûr y monter.

On construisit alors quatre monticules ; sur celui qui était à l'est, on planta des arbres et des buissons à fruits noirs ; au sud, des fruits bleus ; à l'ouest, des fruits jaunes et, au nord, des fruits de couleurs variées.

Les monticules devinrent des montagnes, les arbres et les buissons fleurirent et donnèrent des fruits mûrs. Un jour, deux fillettes grimpèrent cueillir des fruits et ramasser des fleurs pour orner leur chevelure, et... les montagnes cessèrent soudain de grandir. On envoya Tornade pour en chercher la cause ; après avoir fouillé dans tous les coins, il finit par découvrir les deux fillettes et les ramena parmi les leurs. Mais les montagnes ne grandirent plus jamais, ce qui explique pourquoi un garçon cesse de grandir lorsqu'il a connu sa première femme. S'il s'abstenait, il continuerait de grandir indéfiniment.



Mais le sommet des montagnes était encore loin du monde d'En-Haut. Les gens essayèrent de fabriquer des échelles avec des plumes entrecroisées, mais celles-ci cédèrent sous leur poids. Même les ailes d'aigle se révélèrent trop fragiles. Un bison vint alors offrir sa corne droite, bientôt suivi par trois autres. Ces cornes étaient droites et solides, ce qui permit aux Etres de grimper à travers le trou et d'atteindre la surface de la terre. Mais le poids de tous ces Etres courba les cornes des bisons qui, depuis, sont restées courbées.

Le putois sortit le premier

On attachait alors le soleil et la lune avec des fils d'araignée pour qu'ils ne puissent pas s'échapper et on les envoya dans le ciel pour donner de la lumière. Mais les eaux couvraient la surface de la terre et il fallut quatre tempêtes pour les écarter. Une tempête noire, une bleue, une jaune et une multicolore qui donnèrent les quatre océans aux quatre points cardinaux. Leur travail fini, les tempêtes revinrent rejoindre ceux qui attendaient, groupés, à l'entrée du trou.

Le putois sortit le premier, mais ses pattes s'enfoncèrent dans la boue noire et sont restées noires depuis. On envoya Tornade le chercher, car il était sorti trop tôt. Le blaireau sortit ensuite pour connaître la même mésaventure et Tornade le fit revenir. Ce fut ensuite le tour du castor qui marcha dans la boue, nagea dans les eaux et se mit aussitôt à cons-

truire une digue pour conserver l'eau qui restait encore dans les flaques. Tornade alla lui demander pourquoi il ne revenait pas:

- "Parce que je voulais sauvegarder l'eau potable", répondit le castor.

- "C'est bien", dit Tornade et ils rentrèrent ensemble.

On attendit encore longtemps, jusqu'au jour où l'on envoya le corbeau gris voir si le temps était enfin venu. Il trouva la terre sèche et, sur le sol, beaucoup de grenouilles, de poissons et de serpents morts. Il commença à picorer leurs yeux et s'attarda tant que l'on envoya Tornade le chercher. Les Etres, outrés d'apprendre qu'il avait mangé de la charogne, le firent devenir tout noir.

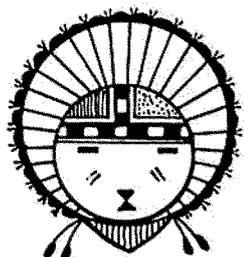
Mais maintenant la terre était entièrement sèche, à l'exception des océans et du lac que la digue du castor avait formé au centre. Alors, tous les Etres monterent. Parvenus à la surface, ils partirent en tous sens jusqu'à ce qu'un océan les arrête et les oblige à changer de direction. Ils allaient ainsi, chaque tribu s'arrêtant et s'installant dans un lieu qui lui convenait.

Guidés par le Grand Régulateur

Seuls, les JICARILLA continuaient à tourner autour de l'orifice du trou par lequel ils étaient sortis. Trois fois ils en firent le tour, jusqu'à ce que le Grand Régulateur, agacé, leur demande où ils souhaitaient s'arrêter. Ils répondirent: "Au milieu de la terre." Il les amena alors près de Taos* et les y laissa; c'est ainsi que les Jicarilla installèrent définitivement leurs foyers près de ceux des Indiens Taos.^z

*

Taos Pueblo est situé à une centaine de km au n-ne de Las Vegas et 150 km à l'e de la grande réserve Apache Jicarilla (située au n du Nouveau-Mexique où elle jouxte la frontière du Colorado).



Adapté par Joseph Tournaire,
d'après un conte rapporté par James Mooney
vers 1890 et cité dans "American Myths and
Legends" - Pantheon Books, N.Y. 1984.

"GAHAN", ESPRITS CHIRICAHUA DE LA MONTAGNE

Bien avant l'arrivée des Blancs, certaines tribus -qu'on appela par la suite les Apaches- vinrent prospérer à travers les déserts du Sud et parmi les cîmes des montagnes...

L'une de ces tribus était celle des Chiricahua, qui s'arrêta au nord de l'actuel Mexique. Avant qu'ils ne fussent tués, capturés et concentrés dans des réserves tenues par le gouvernement fédéral, ils étaient très nombreux. Leurs "divinités" étaient appelées "GAHAN", les Esprits de la Montagne. Les Anciens connaissent beaucoup d'histoire à leurs sujets...

Il y a longtemps de cela, ainsi qu'il est relaté, un petit garçon naquit sans yeux, un autre sans jambes...

Comme les Apaches -ainsi que tous les autres Indiens- sont toujours très attentionnés à l'égard de la maladie, de la vieillesse, du malheur des orphelins et autres personnes dans le besoin, la tribu prit en charge ces deux enfants jusqu'à ce qu'ils fussent devenus de jeunes hommes; alors on fut fatigué de la charge qu'ils représentaient: c'est qu'en ce temps-là, il n'y avait pas de chevaux, et les femmes devaient porter de grands sacs à dos au-dessus desquels placer les enfants. Vraiment, ils devinrent de trop. La tribu les laissa et partit pour une terre plus lointaine...



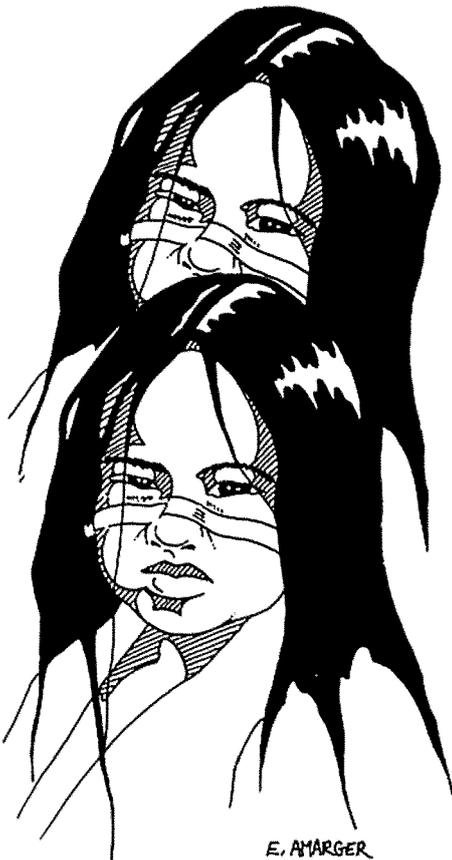
Ils avaient laissé auprès d'eux des jarres pleines d'eau mais pas de nourriture. Les deux garçons tentèrent d'analyser leur situation... Celui qui AVAIT des jambes dit à celui qui AVAIT des yeux: "Moi, je te porte, et toi, tu regardes où nous allons."

Ils partirent sur le champ. Ils avaient bu toute l'eau et mouraient de soif quand... les GAHAN vinrent à eux! Ceux-ci les emmenèrent vers la montagne, leur maison. Alors, plusieurs personnes arrivèrent ensemble: "Plusieurs peuples vivaient dans cette montagne"...

Et il est dit que pour ces deux garçons ils insufflèrent toutes sortes d'esprits de la montagne. Ils se recueillirent et commencèrent à chanter...

Les femmes qui vivaient dans cette montagne é mirent le cri de gratulations, ainsi que cela fut toujours fait durant les rites originels. Les deux garçons implorèrent les Gahan, l'un demandant des jambes et l'autre la vue...

Des nuages survinrent, puis le tonnerre et des éclairs. Des nuages noirs couvrirent les garçons qui devinrent ainsi invisibles. Puis les nuages disparurent. Les deux enfants étaient toujours là. Celui qui n'avait pas d'yeux en avait, à présent, et l'autre avait des jambes. De nombreux Gahan dansèrent qui demandèrent: "Voudriez-vous retrouver votre peuple? -OUI!" Alors on leur demanda de gagner le sommet d'une montagne proche des leurs en leur disant de se faire reconnaître mais de ne pas se laisser approcher durant quatre jours. D'abord, à leur vue, le peuple s'enfuit, incrédule. Mais au bout de quatre jours, lorsqu'ils appelèrent leurs pères et mères, ils furent reconnus et réadoptés.



E. AMARGER

FAMILLES DE LA GRANDE NATION

APACHE *

-APACHU DE NAVAHU-

Les Apaches (mot *tewa* déformé par les Espagnols en "Apachu") sont à l'origine un peuple ATHAPASCAN venu du Nord.

De langues athapascanes

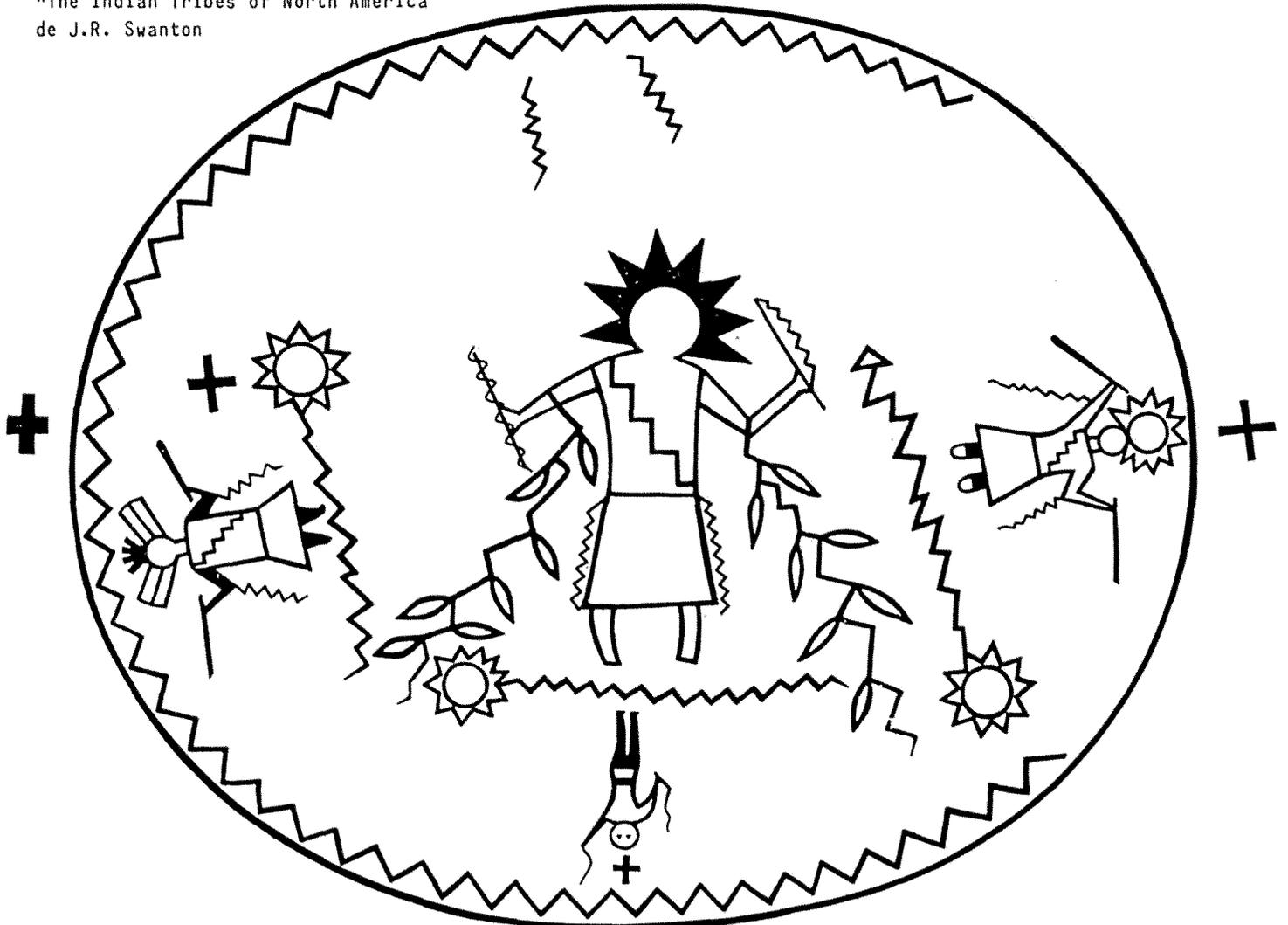
Les Athapascans se répartissent en plusieurs groupes, l'un resté au nord qui comprend les Chippewa, les Slaves, les Carriers, un deuxième descendu sur la Côte Pacifique (Kwakiutl, Haïda, Tlingit), et celui qui nous intéresse ici, les Athapascans du Sud, qui migrèrent à une époque mal définie -peut-être vers l'an mil- du nord vers le sud-ouest de ce qui est aujourd'hui les Etats-Unis. Ils sont maintenant représentés par les peuples Dineh et Apache, qui étaient assez indifférenciés au moment où ils

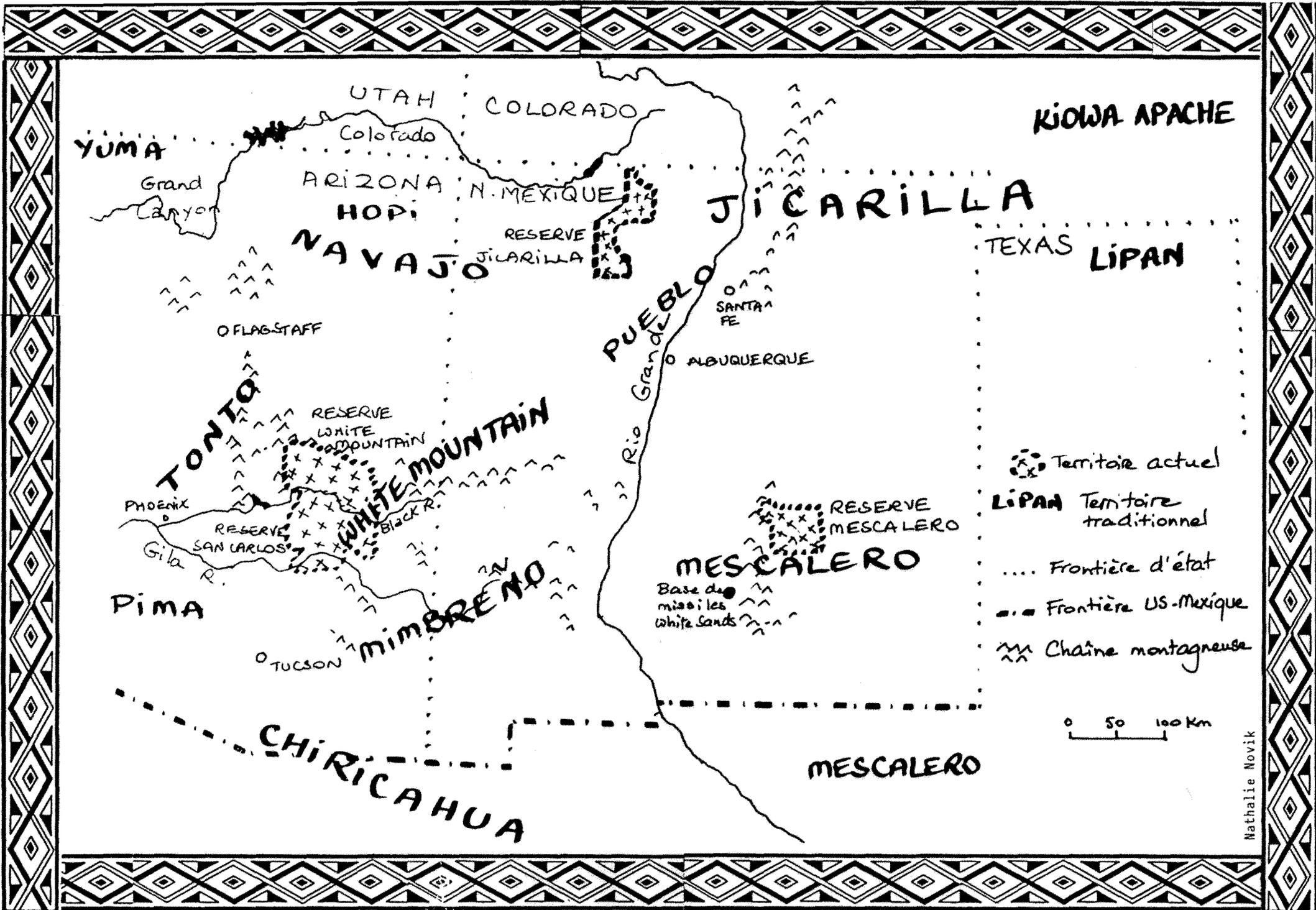
virent arriver les premiers Espagnols. Vers 1600, on voit apparaître quelques dénominations pour classer les différentes tribus : Navajo et Apaches de l'Ouest du Rio Grande (Mimbrenño, Tonto...) d'un côté, et Apaches de l'Est (Jicarilla et plus tard Mescalero) de l'autre. Vers 1850, les groupes se répartissent de la façon suivante:

-LES TONTO, du côté de Flagstaff (Arizona) et du Lac Roosevelt (y compris les Yavapai, un peuple d'origine yuma, mais très assimilé aux Tonto.

-LES APACHES DE LA MONTAGNE BLANCHE, (White Mountain Apaches) dans les montagnes du même nom et au milieu de la ligne qui sépare aujourd'hui le Nouveau-Mexique de l'Arizona. Ils comprennent les Coyotero et les Piñal.

* "NDE" ou "INDE" ou "SHIS INDAY", c'est à dire alors "Hommes des Bois": d'après "The Indian Tribes of North America" de J.R. Swanton





Apaches de l'Ouest

Chiricahua

Jicarilla

Kiowa

Lipan

Mescalero . . .

-LES MIMBRENO, dans les montagnes Mimbres, dans le sud-ouest du Nouveau Mexique.

-Les Mescalero, dans les montagnes et les vallées du Nouveau-Mexique, répartis dans les zones sud et est.

LES CHIRICAHUA, des montagnes du même nom, dans le coin sud-est de l'Arizona jusqu'au Mexique.

LES JICARILLA, dans le nord du Nouveau-Mexique.

On entend souvent parler d'Apaches de l'Est et d'Apaches de l'Ouest, la ligne de démarcation étant le Rio Grande, et conséquemment la première catégorie englobant les Mescalero et les Jicarilla, et la deuxième catégorie tous les autres.

Au total, on estime à environ 6000 personnes la population apache vers 1850

Dans les grandes plaines, se trouvent deux groupes plus ou moins apparentés aux Apaches :

-Les Lipan, proches des Jicarilla, dont l'habitat se situait dans l'ouest du Texas, en bordure du Nouveau-Mexique

-Et les Kiowa-Apache, groupe athapascan qui descendit dans les plaines avec les Kiowa, et dont les membres font partie du conseil Kiowa.

Habitant donc principalement les montagnes, les Apaches étaient, à la fin du siècle dernier, l'un des derniers peuples indiens libres. Mais les Mexicains, puis les Américains, dans un effort d'extermination, effectuaient des raids pour emmener les femmes et les enfants en esclavage. On estime qu'en 1886 il y avait au moins 2000 esclaves apaches au Nouveau-Mexique et en Arizona. Les filles étaient prostituées, ce qui soulevait particulièrement l'horreur des Apaches, qui ont une grande tradition de chasteté et de pureté. On attribue à leur répulsion pour le sort des malheureuses l'habitude prise par les guerriers dans les années 60 de mutiler les morts ennemis.

Décimés par les massacres, les combats, la maladie, la faim, les Apaches n'étaient plus que 1928 officiellement recensés en 1900. On en comptait 8861 en 1978 ; ils sont plus de 12 000 à l'heure actuelle, vivant sur quatre réserves -San Carlos, White Mountain, Mescalero et Jicarilla- dont la surface totale représente à peine 1/15^e de leurs territoires traditionnels, mais aussi dans les grandes villes voisines -Tucson Phoenix, Flagstaff-.

Sous la pression du BIA, les réserves contiguës de White Mountain et San Carlos créèrent très tôt des conseils tribaux -en 1936, au moment de l'IRA-Montagneuse et très boisée, la réserve White Mountain exploite une scierie, Fort Apache Timber Company, fait de l'élevage (18000 têtes), de l'artisanat. Le conseil a également monté une station de ski, Sunrise Ski Resort, qui reçoit environ 200 000 touristes par an, ce qui n'est pas sans poser des problèmes d'environnement, au point que l'accès d'une partie du territoire a été récemment fermé aux visiteurs pour empêcher une dégradation trop rapide (problème que l'on retrouve d'ailleurs dans tous les grands parcs américains).

La réserve de San Carlos abrite un peuplement plus hétérogène: aux Apaches ont été ajoutés des peuples Yuman, ce qui crée des frictions. San Carlos est dans une région plus désertique. L'élevage y est plus développé qu'à White Mountain, le tourisme du type trekking ou chasse sportive cherche à se développer, mais les Apaches ont su tirer parti de leurs ressources naturelles : l'huile de jujubier, qui sert à faire des bougies artisanales commercialisées par le San Carlos Jojoba Dept., et le périodot, pierre verte très recherchée en bijouterie, que les joaillers apaches montent sur de l'argent, bijoux distribués par la société Tséé Yo Ba Gowa. Ces bougies comme ces bijoux sont omniprésents dans toutes les boutiques de souvenirs, du Texas nord à l'extrémité de l'Arizona...



LA VIE DE FAMILLE



Pauline Whitesinger
(Cl.pat.: Apache,
Cl.mat.:Edgewater)

Il n'est peut-être pas superflu de rappeler que la nation APACHE était constituée de plusieurs groupes ou tribus descendus du nord entre le IXème et le Xème siècle pour occuper un vaste territoire qui couvrait approximativement l'actuel Nouveau-mexique, l'Arizona et le sud du Colorado. On y trouvait :

- à l'ouest, les Navajo (Apaches de Navaho),
- au nord les Jicarilla,
- au sud-ouest, de très nombreux groupes, les White Mountains, les Coyoteros, les Aravaipa, les Chiricahua, les Minbrenos et les Warm Springs,
- encore plus à l'ouest, les Tontos, les Yuma et les Yavapais (ces derniers souvent appelés improprement "Mohave") ainsi que - pour certains auteurs - les Pima, les Papago et les Kiowa-Apaches.

Les MESCALEROS ou Apaches de l'Est, de langue athapascanne comme la plupart des Apaches, dont on a trouvé des traces au nord jusqu'au 34ème parallèle, occupaient essentiellement (avant les réserves) une région bordée à l'ouest par le Rio Grande, à l'est par la rivière Pecos et qui mordait au sud sur le Texas actuel et les états mexicains de Chihuahua et Coahuila.

Joseph Tournaire

(d'après un dossier gracieusement mis à sa disposition par "Ency - clopaedia Universalis")

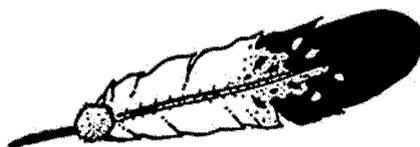
Chez les Mescalero

On connaît la "fertilité" de ces terres où l'on ne découvre guère, à perte de vue, que des agaves, "mescal" en espagnol, d'où le nom de ce peuple qui tirait de ces plantes l'essentiel de sa subsistance, ainsi qu'une boisson euphorisante et anti-spasmodique et le fameux peyotl.

Le mariage matrilocal

Leur organisation sociale, souvent citée en exemple, semble représenter assez bien celle de la majorité des Apaches ; sa caractéristique essentielle était le mariage matrilocal, c'est-à-dire que chaque fois que se formait un nouveau couple l'époux venait habiter dans la famille de sa femme, que celle-ci appartienne à son clan ou à un autre. L'unité sociale de base était donc la famille composée du couple des vieux parents, de leurs enfants célibataires, de toutes leurs filles et des maris et des enfants de celles-ci.

Les demandes en mariage étaient formulées par un porte-parole du soupirant porteur de nombreux cadeaux pour la famille de la jeune fille. Lorsque ces cadeaux étaient acceptés - et le prétendant avec - aucune cérémonie n'avait lieu ; les "jeunes époux" dressaient simplement leur tipi près de ceux des parents et des soeurs de la "mariée". C'était donc à l'homme de faire les plus gros efforts d'adaptation, surtout lorsqu'il se mariait hors de son groupe et découvrait un nouveau campement, de nouveaux terrains de chasse, etc. On attendait surtout de lui qu'il remplace les fils mariés qui avaient quitté le foyer dans toutes les tâches qui incombaient aux hommes ; tous les membres de sa belle-famille ne manquaient pas de lui rappeler aussi souvent que c'était nécessaire ses...



Devoirs et interdits

DEVOIRS ET INTERDICTIONS : il devait éviter de se trouver en présence de la mère et des grand-mères de sa femme (ainsi que de toute autre femme de la famille qui l'exigeait). Envers le père et tous les autres parents de sa femme, il devait manifester le plus grand respect, dans ses attitudes et surtout dans son langage - et ceci toute sa vie durant -.

Le jeune Mescalero était donc soumis à rude épreuve après son mariage, car la plus grande importance était attachée à ces obligations et celui qui les négligeait s'exposait à se voir renvoyer dans son foyer d'origine - ce qui constituait en somme une forme assez expéditive de divorce.

S'il avait le chagrin de perdre son épouse prématurément, il n'était pas libéré pour autant, car ces règles sociales avaient pour but essentiel d'éviter à la famille une double perte dans des cas semblables. Le veuf continuait à "appartenir" à sa belle-famille et, surtout s'il s'était montré bon époux, on évoquait la règle du "sororat" qui lui imposait pratiquement d'épouser une soeur de la disparue - bien entendu s'il en restait une de disponible. Cette règle - un peu caricaturée dans un passage célèbre de "Little Big Man" - présentait d'ailleurs pour le veuf plus d'avantages que d'inconvénients, les soeurs célibataires ayant participé activement à toutes (ou presque) les activités du ménage et à l'éducation des enfants en particulier, le remplacement de la défunte par l'une d'elles devait se faire sans difficulté. Si pour une raison quelconque il n'y avait pas remariage, les enfants restaient généralement dans la famille de la mère.



Claude Dordis

La réciproque (c'est le "lévirat" des Hébreux) était également vraie : lorsqu'un Mescalero mourait, sa veuve restait "liée" à la famille du défunt qui choisissait son deuxième mari, toujours un frère ou un cousin du défunt.



Le rôle de la femme

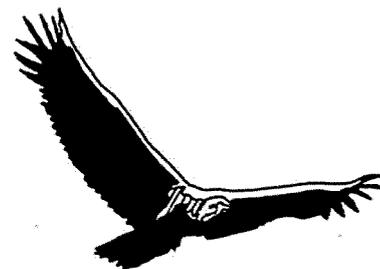
LE ROLE DE LA FEMME - Il était évidemment important, surtout dans l'éducation des enfants à qui on enseignait essentiellement la droiture, la franchise et (n'en déplaise à ceux pour qui le mot Apache a des connotations essentiellement péjorative) les bonnes manières. ("Si tu es gentil maintenant, quand tu seras un homme tu aimeras tes semblables" - "Si tu vas dans un autre camp, ne reste pas debout sur le seuil. Entre et vas t'asseoir comme un adulte... mais si c'est l'heure du repas, ne donne pas l'impression d'attendre une invitation."). Les fillettes surtout recevaient une éducation très stricte que les ethnologues ont souvent comparée très favorablement à celle des jeunes "caucasiennes" et les cérémonies rituelles de la puberté sont encore pratiquées aujourd'hui avec un grand éclat.

Nombreuses étaient les tâches qui l'attendaient : cueillette, préparation des plantes sauvages et leur conservation avec celle des excédents de viande; grattage et tannage des peaux pour les vêtements, les couvertures, les tipis (qu'elles dressaient) ; ramassage du bois, corvées d'eau, préparation des repas... et, pour occuper leurs "loisirs", confection de paniers et de récipients divers (souvent faits de tissus couverts d'argile séchée). Certaines d'entre elles étaient aussi expertes dans la fabrication du "tiswin", une bière de maïs très prisée pendant les fêtes.

L'homme, brave

- Même si la tradition faisait des femmes le noyau stable de la cellule sociale, c'est parmi les hommes que sont choisis les chefs (dont les plus célèbres sont Mangas Coloradas, Cochise et Geronimo) car les deux activités principales - on pourrait presque dire uniques - de l'homme sont la chasse et la défense du camp où il faut constamment veiller sur le précieux troupeau de chevaux qui fait l'objet de beaucoup de convoitises.

Ce sont donc les hommes - frères ou cousins de la mère - qui sont chargés d'inculquer aux garçons les "qualités des braves" et de les amener à comprendre que leurs premiers devoirs après le mariage seront envers leur belle-famille et que leur comportement viril devra faire honneur au clan qui les a éduqués.



Chez les Apaches de l'Ouest

Les règles sociales de base sont sensiblement les mêmes chez les Warm Springs, White Mountains, Yawapai et autres tribus Apaches de l'ouest que chez les Mescaleros. Elles étaient difficilement observables avant 1872 car, étant donné la rareté des aliments de base, la population était très dispersée ; c'est donc seulement lorsque ce qui restait de ces tribus fut regroupé sur la vieille réserve de San Carlos que l'on put parler de "société" Apache.

Le noyau reste le groupe familial élargi, matrilocal et matrilineaire, connu sous le nom de "gota". Plusieurs gota formaient un de ces nombreux "groupes locaux" éparpillés sur toute la partie orientale de l'Arizona ; avant 1872 ils étaient semi-nomades et de structure instable, ne se regroupant que pour faire face à des situations particulières.

Les groupes plus ou moins sédentarisés qui s'adonnaient à l'agriculture étaient plus ou moins liés à un clan, ce qui donnait à cette société Apache un semblant d'unité. L'origine de ces clans était essentiellement mythique (concernant le lieu d'où ils venaient) mais n'avait rien de sacré ; ils ne se regroupaient guère qu'à l'occasion de récoltes saisonnières sur des terrains communs et presque toujours en fonction de liens de parenté matrilineaires.

"Gota" ou Clan, de souples structures

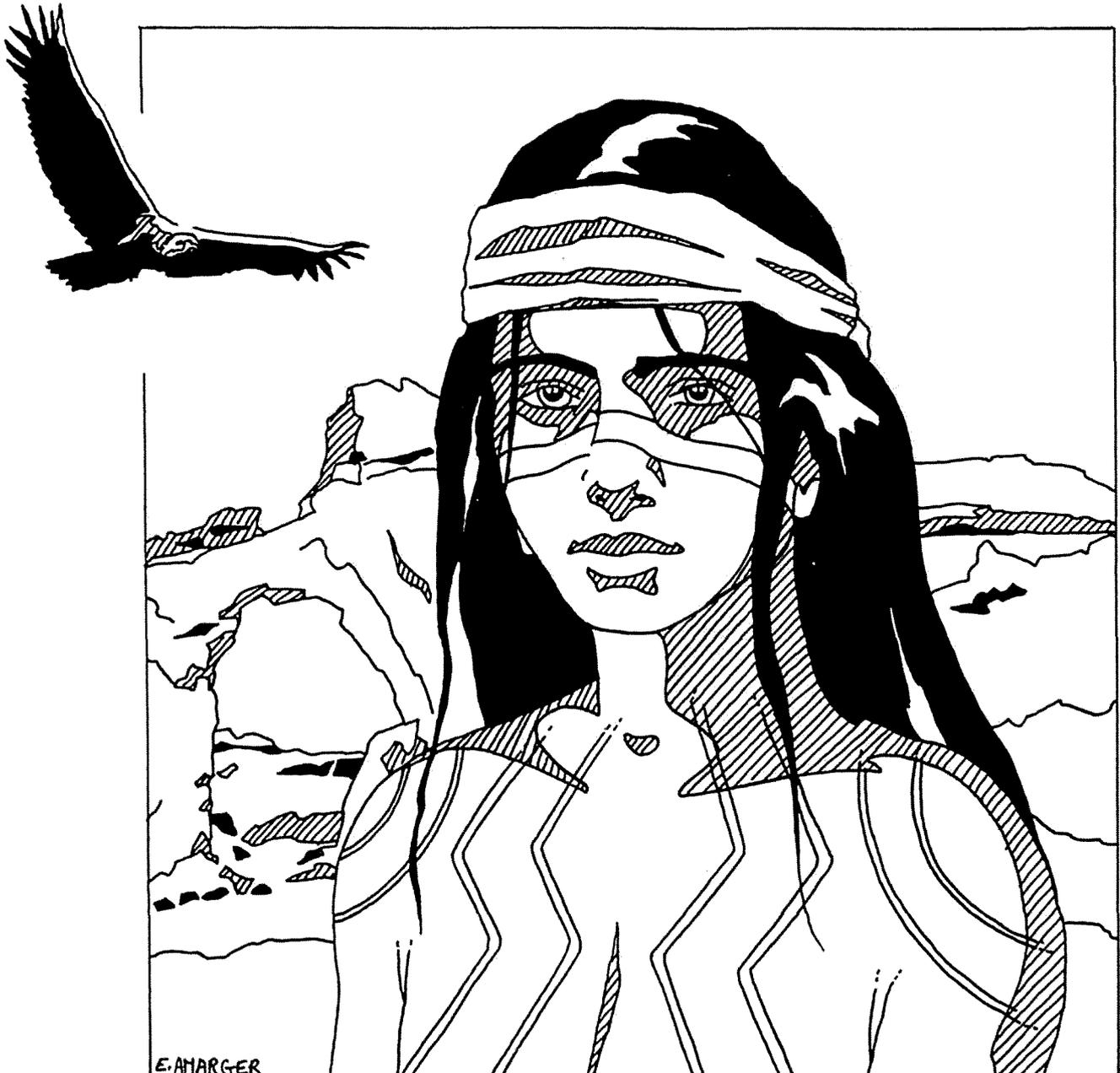
Il n'y avait donc aucune rigidité dans ce système social, ce qui permettait à ces groupes de se disperser ou de se regrouper en fonction des circonstances (disette = dispersion/danger = défense en commun).

Contrairement aux unités de base la plupart des sociétés - dont la caractéristique est la durée - le gota durait en général moins longtemps qu'une vie humaine. Dans l'absolu, il naissait quand une fille se mariait et venait s'installer avec son mari près de ses parents ; la mort du vieux couple marquait sa fin et un nouveau gota s'établissait au premier mariage d'une fille, etc. Les problèmes alimentaires interdisaient - comme nous l'avons vu plus haut - les regroupements trop impor-

tants, par exemple de soeurs qui auraient souhaité continuer à vivre ensemble.

N.B.- Bizarrement, aucun auteur ne donne l'explication du "tabou de la belle-mère" - que l'on retrouve d'ailleurs très souvent chez d'autres nations indiennes. L'explication qui l'attribue au seul souci d'éviter les traditionnelles querelles ne nous paraît pas suffisante et nous remercions d'avance ceux de nos amis qui pourraient nous en donner une de plus valable ou nous indiquer d'autres peuples qui pratiquent ce tabou. Merci d'avance.

Joseph Tournaire



LE MARTYRE D'UNE RESISTANCE

Dans la mesure où le mythe du "sauvage foncièrement mauvais" s'applique à l'identité Apache plus qu'à nulle autre, et sachant combien ce peuple a pu connaître de promesses non tenues, de déportations en séries et de massacres pour des motifs créés de toutes pièces ou pour prise de quelques têtes de bétail nécessaires à la survie des groupes, sachant enfin quelles étaient pourtant la bonne volonté très souvent manifestée de chefs aussitôt assassinés ou trompés et la qualité de leur art de Vivre Ensemble, sachant tout cela, on peut à juste titre considérer que le génocide infligé aux Apaches est l'un des plus révoltants. Mieux que nul autre, le livre de Dee Brown, "Enterre mon coeur"—aujourd'hui épuisé— a su le démontrer.

Marcel Canton



- 1852: Mangas Colorado, Mimbreno, "grand chef de guerre" des Apaches, signe un traité de paix à Santa Fe.
- 1861: Cochise, Chiricahua, gendre de Mangas, proteste —après avoir autorisé la traversée de son territoire par la voie sud vers la Californie puis la construction d'un bureau de poste à Apache Pass— contre la menace d'invasion délibérée qui grandit sans cesse. Le Lt Bascom à Apache Pass, accusant les Chiricahua de vol et d'enlèvement. Guet-apens des militaires, fuite de Cochise dont les proches sont gardés prisonniers. Capture de trois soldats en vue d'un échange mais refus de Bascom : exécution des soldats, suivie de celle de trois parents directs de Cochise : début d'une longue et âpre guérilla contre la colonisation américaine.
- 1862, juillet, Lune du Cheval: Forts de cinq cents guerriers, Cochise et Mangas repousse^d d'abord la colonne de trois cents soldats de Carleton, puis reculent en découvrant l'artillerie dernier modèle. Mangas, mortellement blessé, va guérir en quelques mois.
- 1863, janvier, Lune des Fourmis volantes: Carleton ayant enfermé les Mescalero à Bosque Redondo et les mitrailleuses nordistes étant désespérément efficaces, Mangas accepta de rencontrer Edmond Shirland, des Volontaires californiens. Il se rend seul au fort Mc Lean et...se voit aussitôt fait prisonnier. Le soir même, sur incitation du général West, il est supplicié et abattu par deux soldats dont l'un gardera sa tête, la fera bouillir et la vendra. Cet événement traumatisa les Apaches et les révolta au plus haut point. Mangas avait 70 ans.
- 1865: A la fin de la Guerre de Sécession, après aussi le départ de Carleton, le gouvernement multiplie les offres de paix aux Apaches. Le 21 avril (Lune des Belles Feuilles), Nana et Victorio acceptent une entrevue : il s'agit pour eux de s'installer sans discuter sur la réserve de Bosque Redondo. Les Apaches refusent cette condamnation à survivre sous-alimentés, dépendants, enfermés.
- 1870: les raids apaches sur les propriétaires les plus arrogants se multiplient, s'accompagnant de nécessaires captures de bétail et de chevaux. Cochise en est unanimement tenu pour responsable.
- 1871, avril: Eskiminzin, chef conciliant des Aravaipa, obtient de son peuple qu'il se désarme, geste de confiance réciproque à l'égard du Lnt E. Withman. Celui-ci attend des directives, faisaⁿt entre temps employer les apaches à nourrir les chevaux de sa cavalerie. Suite à un vol de bétail, W.S. Oury, vieux "spécialiste" des guerres indiennes réunit et arme lourdement un groupe de 140 mercenaires : en une courte demi-heure, à l'insu de Withman, la communauté apache, désarmée, est massacrée, mutilations de femmes et d'enfants à l'appui. Ce crime collectif, toutefois, attire l'attention de Washington sur la misère et le génocide auxquels on condamne les tribus apaches.
- 1871, juin: V. Colyer rencontre Eskiminzin; Delshay, chef des Tonto, malgré les mauvais traitements au camp McDowell, demande l'établissement d'un traité.
- A la tête de cinq compagnies de cavalerie, Crook fit ratisser les Chiricahua Mountains dans l'espoir de capturer lui-même Cochise... qui attendait son messenger, le Gl G. Granger. Les Apaches doivent se soumettre et vivre définitivement dans les limites d'une réserve. Et c'est à Tularosa, loin, aride, car les Mexicains exigent de bonnes terres à Canada Alamosa, que Cochise ne veut quitter...

Promesse faite à Cochise de lui préserver Alamosa où une vie de bon voisinage s'instaure avec les Mexicains, puis décision inattendue et unilatérale de déporter les Apaches vers le fort Tularosa : Cochise s'enfuit alors avec ses guerriers qui s'évanouissent à nouveau.

1872, Lune Où le Blé Est Rentré: Cochise retrouve Taglito

Tom Jeffords à qui le droit de transporter le courrier en toute quiétude est spontanément accordé ; c'est en fait le moyen pour le Gl O.O.Howard de rencontrer Cochise : il passera onze jours dans le camp apache, séduit par leur art de vivre et leur hospitalité. L'Hypothèse Alamosa est abandonnée et Howard consent à restituer une partie des Chiricahua Mountains avec administration de l'ami Taglito.

1873, avril, Lune Des Belles Feuilles: Delshay et ses Tonto, hors-la-loi par oubli, sont encerclés, criblés de balles malgré la présence des femmes et des enfants, et déportés par le Mjr G.M.Randall sur la réserve de White Mountain. L'année suivante, à la Lune du Mûrissement, en juillet, évasion vers Rio Verde. Nouvelles accusations non fondées et nouvelle fuite, vers Tonto Basin.

1874, juillet: deux mercenaires apaches payés par Crook rapportent la tête coupée de Delshay -ou plutôt deux têtes, bien payées toutes les deux.

1874, 4 janvier: Eskiminzin et ses Aravaipa s'évadent de San Carlos où ils étaient parqués après avoir consécutivement été détenus au camp Grant puis déportés. Mais en avril, pour sauver les quelques rescapés menacés par la maladie et la faim, Eskiminzin se rend, est isolé et enchaîné. Sur intervention du jeune John Clum, nouvel agent de San Carlos, il peut bientôt retrouver la compagnie des siens.



Quant à Cochise, il tombe gravement malade durant le printemps de cette même année et meurt rapidement en devant entendre l'annonce de nouvelles déportations (unification des districts des Chiricahua et de Hot Springs au Nouveau-Mexique, par souci... d'économie!)

1875, printemps: La quasi-totalité des apaches sont enfermés sur une réserve ou sont réfugiés au Mexique: le Gl Crook peut alors être muté d'Arizona à la région de la Platte où Sioux et Cheyennes commencent à se révolter contre la "vie" en réserves... Tom Jeffords et John Clum, qui ont su gagner la confiance des Apaches, peuvent alors s'attribuer le mérite de la paix en terre apache.

Alors qu'est brisée la résistance traumatisée du Peuple Apache, celle de Goyathlay-Géronimo va se durcir:

1876, 3 mai: alors que le gouvernement fait tout pour concentrer toujours plus les tribus indiennes, John Clum reçoit l'ordre d'exiler les Chiricahua vers San Carlos, ce que certains acceptent.

1877, mars: J.Clum reçoit l'ordre de soumettre les Indiens d'Ojo Calientes ainsi que...Géronimo. C'est chose faite, mais l'armée s'installe.

1877: après le départ de J.Clum, les conditions de survie à San Carlos deviennent catastrophiques.

1878-79: évasion de Victorio (notre couverture) vers Ojo Caliente puis les Mimbres Mountains; tentative de négociations mais nouvelle déportation, arrestation du leader...qui s'échappe encore, se lançant dans une terrible campagne d'intimidation des colons partout à l'affût.

1880, 14 oct.: Les Mexicains assiègent la bande de Victorio et le massacrent ainsi que 78 de ses compagnons ; une trentaine de rescapés s'échappent. Avec eux, le grand petit Nana qui les guide, combattant et prenant 200 chevaux! De San Carlos menacée par la répression, vont s'enfuir Geronimo, Juh, Naiche et quelques 70 hommes. Ralliement des Apaches de Warm Springs de Loco alors pris en chasse par les 6 compagnies de cavalerie de G.A.Forsyth. Le massacre de la colonne indienne surprise par un régiment mexicain, massacre de femmes et d'enfants isolés à l'avant justifie amplement et à lui seul l'esprit de vengeance haineuse qui, dès lors, anime ces quelques dizaines de guerriers irréductibles dont le regroupement avec Naiche va donner quelques années de plus à leur nouvelle vie: la guerre, désespérément, sans issue ni trêve...



DE GOYATHLAY A GERONIMO, LE "NETDAHE"

par Georges Foveau

"GERONIMO!" tel est le cri de guerre des marin's américains! Il a d'ailleurs été immortalisé pour nos petites têtes blondes par "The Thing", le héros de la Marvel... 80 ans après sa mort, le nom de Geronimo évoque encore et toujours "le bruit et la fureur des batailles, des cavalcades et d'un brin de folie"...

Geronimo, pseudonyme au destin étrange dont l'origine même n'est pas du tout certaine. On peut cependant penser que Goyathlay -ainsi se nommait-il- gagna son surnom lors d'un combat au cours duquel il s'était particulièrement distingué...

Goyathlay devenu Geronimo

L'histoire veut qu'il pénètre un jour dans un fort, seul, par une belle matinée de dimanche, alors que les chrétiens de l'endroit assistent à une messe en plein air. Alors que le prêtre officie, une ou deux ouailles moins ferventes que les autres remarquent "le sauvage" qui avance vers eux; il semble sommeiller, son pas est nonchalant... Mais quelques secondes plus tard, le prêtre va s'écrouler, mélangeant dans le sable son sang à celui qui s'écoule du calice renversé! Et dans un nuage de poussière, l'Indien, se pressant à peine, s'enfuit comme "un démon". Le prêtre se nommait Gérôme,

Dans son "Histoire des Apaches", J.L. Rieupeyrou rapporte une autre version: "...Fin septembre 1859, Cochise Juh, Goyathlay, Mangus et une poignée de guerriers reprirent la piste de la Sonora avec, pour objectif, la localité d'Arispe. Ils s'y livrèrent à un combat sans quartier le jour même de la fête de San Geronimo... Dans cet engagement, Goyathlay se déchaîna si furieusement que les militaires effrayés le surnommèrent "Geronimo". Pourquoi? Nul ne le sait exactement. Peut-être certains d'entre eux invoquèrent-ils alors le saint patron de la ville afin qu'il les protège..."

Dans ses "mémoires"*, Geronimo ne nous renseigne pas sur l'origine de son surnom, mais il sous-entend que si certains villages s'appellent "Geronimo" au Mexique, c'est parce qu'il y est passé!



Toute la vie de Geronimo n'est que jeux d'ombres et de lumières. Né en Arizona orientale au sein d'une bande Chiricahua (1829?), il vécut l'enfance libre de tous les petits Apaches dans ces paysages si secs où les jeux sont autant d'apprentissages de la vie:

"Avec mes frères et soeurs, nous jouions à cache-cache parmi les rochers et les pins... ou bien encore à nous battre, nous exerçant à nous approcher sans bruit..." Courte enfance bercée de légendes magiques et épiques. A 8 ans, il aide ses parents aux champs. Le travail est dur et ne manque pas: "Quand venait le moment de planter, nous préparions le sol avec des houes de bois. Nous plantions le maïs en lignes bien droites, haricots intercalés entre plants de maïs..."

Massacre d'une famille, la sienne

Mais le grand moment arrive enfin, celui où le "papoose" va devenir un guerrier: à 17 ans, il est admis au conseil de la tribu, moment si attendu! Bientôt il épouse sa première femme;





D'après une pyrogravure sur cuir de D.C.

nous découvrons alors un homme infiniment tendre et sensible: "La plus grande joie, peut-être, qui m'échut, fut de pouvoir alors me marier avec la belle Alope, fille de Noposo. C'était une jeune fille mince et délicate, et nous étions amants depuis longtemps..." Qui l'eût cru? Geronimo rime tout à fait avec Roméo! "Charmant portrait... pour un tueur!" hurleront certains... C'est que la postérité, qui a retenu les exploits "sanglants et criminels" du "grand chef apache"* commet communément deux erreurs fondamentales: s'il est hors de question d'ignorer les nombreuses morts d'innocents qui s'en suivirent, il faut absolument en donner les éléments préalables qui sont pour le moins tout aussi horribles: revenant en cet été 1858 de la ville où il commerce en paix, Goyathlay découvre les corps de sa femme éventrée et de ses petits enfants morts et atrocement mutilés. Un peu plus loin, celui de sa mère... Le camp a été rasé par des Mexicains qui se sont donné l'honneur d'un "Sand Creek Apache" parmi tant d'autres. A ceux-ci, il vouera désormais une haine terrible et les harcèlera durant des années.

Chef de guerre, simplement

La seconde erreur importante consiste à voir en lui "UN GRAND CHEF"; Geronimo fut, tout au plus un grand chef de guerre, n'ayant d'autorité que durant les combats et les raids menés contre des groupes restreints. Dès les origines, les Apaches sont divisés en plusieurs groupes qui se subdivisent eux-mêmes en bandes; si certains grands comme Cochise ou Mangus Colorado sont des unificateurs, ce ne fut jamais vrai pour Geronimo. Au contraire, les soumis accuseront parfois le "renegade" de tous leurs maux. Son intransigeance, son intelligence, son audace et ses exploits, combinés avec le racisme des partisans du génocide définitif, gonfleront sa renommée jusqu'au mythe de l'omnipotent sachem diabolique!



Un "Crazy Horse Apache" ?

Etonnant, par contre, est le silence presque total sur son rôle de shaman; on sent, à la lecture de ses "mémoires" la relation très étroite qui le lie à ses racines et à ses mythes: rappel de la création du monde où Usen, Manitou apache, enseigne les vertus curatives des plantes. Il dit peu sur lui-même à ce sujet, mais on l'a souvent vu soigner, méditer, s'isoler et, dit-on, vaincre grâce au recours à des rites magiques...

Cela va dans le sens de son attachement viscéral et si émouvant à sa terre. "Ainsi était-ce au commencement: les Apaches et leur territoire, chacun créé l'un pour l'autre par Usen lui-même. Si on les arrache de leur territoire, ils s'affaiblissent et meurent. Combien de temps encore, avant qu'il n'y ait plus d'Apaches?" Geronimo conclut son plaidoyer comme il l'a commencé: retrouver sa terre: "si ceci ne peut être réalisé de mon vivant -si je dois mourir en captivité- je souhaite qu'on accorde aux survivants du peuple apache, quand je ne serai plus là, le privilège de retourner en Arizona." Obsession d'un vieillard malade et diminué, sa terre.

La mort volée

Geronimo s'était rendu au général Miles le 3 septembre 1886. Il était alors devenu tour à tour un prisonnier encombrant, un paysan appliqué et, fort conscient du prestige de son image fantasmagique auprès des blancs et de leur goût pour les "souvenirs", un pathétique camelot: il vend tout; boutons de son manteau, autographes, arc et flèches ou poteries qu'il signe. Asservi par les blancs à leur système, il en survit désespérément avec une grande rouerie effrontée; photo à l'appui, on le fit même passer pour un riche et puissant capitaliste!

Il meurt en 1909 d'une pneumonie attrapée à la suite d'une cuite. Dans son agonie, il répète inlassablement qu'il aurait voulu mourir au combat.

Prisonnier de guerre exilé depuis 23 ans, ses paupières se ferment sur un regard brûlant qui contemple toujours ce territoire qu'Usen leur avait donné et que des blancs leur avaient volé.

DERRIERE LA CAVALERIE, LA CHAPE DES MISSIONS

Les missionnaires chrétiens sont présents sur la réserve de Fort Apache depuis plus de 80 ans. Emboitant le pas à la cavalerie U.S., ils arrivèrent à pieds et en charriots, et bâtirent des missions en adobe. Dans ces postes minuscules, ils plantèrent des jardins, dressèrent la croix et commencèrent à prêcher l'Évangile.

Les populations "païennes" qu'ils cherchaient à convertir étaient loin d'être réceptives. Encore sous le choc de la défaite et de l'assujettissement, et essayant de s'adapter aux rigueurs de la vie en réserve, les Apaches de l'Ouest étaient bien plus concernés par leur survie que par leur "salut". Il semble que les Apaches, pour la plupart, ignoraient ces missionnaires.

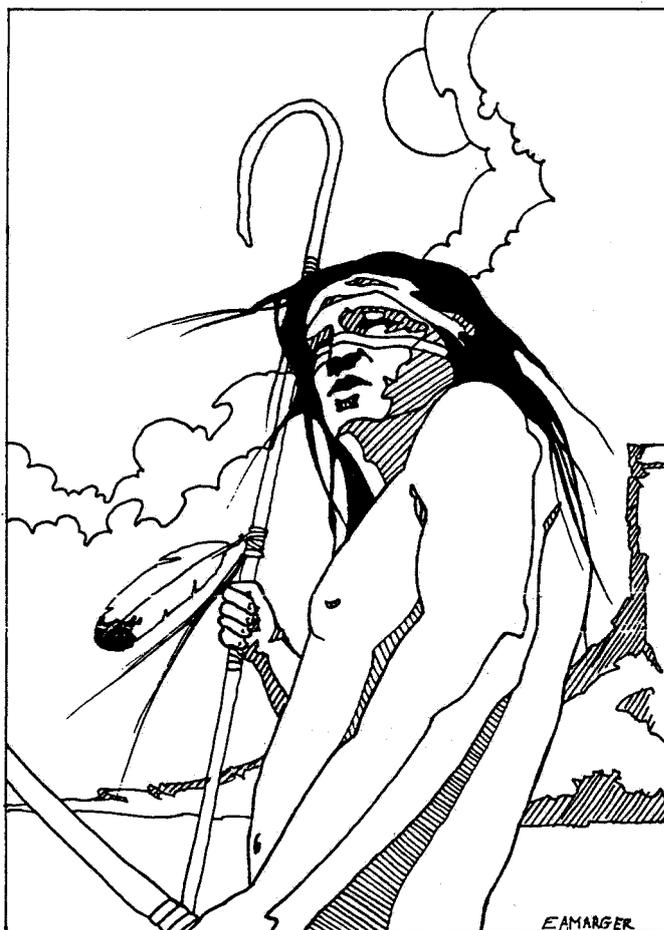
Un "paganisme" vivace

En réponse à l'anxiété et aux tensions créées par un style de vie nouveau et insatisfaisant, le système cérémonial indigène se développa vigoureusement. En 1904, un visiteur de Fort Apache rapporta qu'il y avait une cérémonie presque chaque nuit et qu'on entendait tout le temps battre le tambour quelque part. Les années après 1910 furent marquées par l'apparition de nombreux hommes-médecine extrêmement influents, parmi lesquels l'un d'eux, Silas John, était à la tête d'un petit mouvement indigène, en 1924 et 1925, qui visait à restaurer les conditions de vie aborigène et remplit Fort Apache d'un nombre croissant de sorciers (Kaut et Goodwin 1954; Basso 1969). Bien que le symbolisme et l'idéologie du nativisme amérindien combinent des éléments chrétiens avec ceux de la culture indigène, aucune synthèse ne semble caractériser le mouvement mené par Silas John. À en juger par les seules notes publiées sur ce mouvement, il était sur tous les points essentiels strictement apache. C'est une faible preuve mais il semble raisonnable de supposer que, jusque dans le milieu des années 20, l'influence chrétienne sur les croyances des Apaches de l'ouest fut négligeable.

"Chien et représentant du diable", le Medecine-Man

En tout cas, les missionnaires restèrent. Et lorsque les troubles des premières années des réserves furent apaisés, leur nombre augmenta. Les missions en adobe furent remplacées par des églises en bois et en pierre, et des interprètes furent trouvés pour traduire la parole de Dieu. Des écoles furent bâties pour donner aux Apaches une instruction à partir de la Bible et, de temps en temps, on

leur donnait de la nourriture, des vêtements et des médicaments. Les missionnaires prêchaient tout le temps. Vantant les avantages du christianisme, ils condamnaient avec une égale conviction les maux de l'"Apache way". La plupart de leurs critiques étaient dirigées à l'encontre des hommes-médecine, qu'un missionnaire décrivit comme "les chiens et les représentants du Diable". Il est difficile de se rendre compte comment les Apaches réagissaient à cette sorte de prosélytisme, mais vers 1940 il y avait des signes évidents montrant que d'autres facteurs, sans aucune relation avec les efforts des missionnaires, ébranlaient leur système cérémonial et sapait l'influence des hommes-médecine.



LA solution : aliénation économique

En particulier, les cérémonies devenaient de plus en plus coûteuses. La plus grande dépense était pour acheter assez de nourriture afin de fournir un généreux repas à tous les participants. Avant l'époque des réserves, les troupeaux de bétail et les restes d'une année entière de chasse procuraient le surplus nécessaire. Mais, avec le confinement des Apaches dans les réserves, la chasse a été limitée aux saisons imposées par le gouvernement. Lorsque l'économie indigène céda la place à un système basé sur l'échange monétaire, les Apaches furent obligés de compter de plus en plus sur les "trading-posts". Ici, évidemment, les achats devaient être faits avec la monnaie U.S. ou avec des articles auxquels les commerçants Blancs donnaient une valeur équivalente. Quoi qu'il en soit, l'argent n'était pas abondant, et peu de familles avaient suffisamment de possessions de valeur pour acheter de la nourriture en quantité nécessaire pour les fêtes cérémoniales. Sans doute, le système de clans, avec son réseau d'obligations réciproques permettait de couvrir les frais des entreprises rituelles. Mais n'oublions pas que c'est à cette époque de l'Histoire Apache - de 1930 à 1940 - que Greenville Goodwin observait que le système de clans commençait à s'effondrer.

A en juger par les récits des informateurs Apaches nés avant 1915, l'effet de ces changements sur le système cérémonial était triple:

1) Moins de cérémonies étaient données, et il y eut un déclin prononcé des cérémonies demandant plus d'une nuit de célébration.

2) Les cérémonies ne concernant pas directement des guérisons, comme par exemple le rite de puberté des filles, furent abandonnées peu à peu.

3) Les jeunes Apaches désireux de devenir hommes-médecine tendaient à n'apprendre que les cérémonies pour lesquelles il y avait une demande solide, c'est à dire les cérémonies de guérison. Les autres types de rituels n'étaient pas appris et, par conséquent, furent destinés à l'oubli.



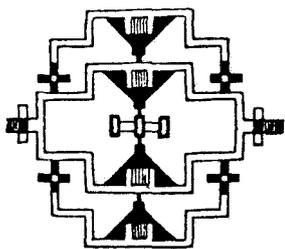
"Conversions" à Cibecue

Dans le village de Cibecue, ce n'est pas avant la fin des années 30 que les Apaches commencèrent à porter un certain intérêt à l'église. Certains y allaient par pure curiosité, d'autres dans l'espoir de recevoir des cadeaux. Un petit nombre y allaient parce qu'ils n'étaient pas satisfaits de la conduite de leurs hommes-médecine. A la base, le problème était l'alcool - trop d'alcool. De temps en temps, les hommes médecine étaient ivres pendant le déroulement des cérémonies. Cette évolution perturbait les Apaches presque autant que le firent les missionnaires. Pour ces derniers, cela revenait simplement à prouver que l'alcool était "le mal" et que les hommes-médecine étaient ligüés avec Satan. Mais pour les Apaches, les implications étaient beaucoup plus sérieuses.

Bien avant que l'homme blanc mette le pied sur le territoire apache, les Indiens produisaient une boisson enivrante appelée *tutpai* (eau grise). Fabriquée à partir de maïs, c'est une boisson très douce et, à moins d'être consommée en grande quantité, elle ne possède que de très faibles effets enivrants. Pour la plus grande part, l'usage du *tutpai* était réservé à d'importantes occasions sociales, comme les cérémonies, lorsque d'importants groupes de gens se rassemblaient dans le but de participer à quelque entreprise collective. Dans ce contexte, cela servait à favoriser un certain "esprit de corps" (en français dans le texte) ou, selon le mot d'un informateur, "à faire en sorte que les gens se sentent bien les uns avec les autres par rapport à ce qu'ils ont à faire ensemble".



Dans les réserves, les Apaches continuèrent à fabriquer le *tutpai*, mais maintenant, troublés et désenchantés, ils buvaient fréquemment jusqu'à l'excès. Cessant d'être un "lubrifiant" des relations sociales, le *tutpai* devint un anesthésique contre l'incertitude et la frustration. D'autres formes d'alcool étaient également disponibles et, avant que la vente des boissons alcoolisées soit autorisée dans les réserves, vers le milieu des années 50, des opérations de contrebande permettaient d'en obtenir. Avec le temps, le vin, la bière et le whisky s'ajoutèrent au *tutpai* dans les cérémonies.



Chanter toute la nuit est une tâche épuisante, et il a toujours été d'usage chez les hommes-médecine de boire quelques coupes de *tutpai* au cours des cérémonies pour combattre la fatigue. En aucun cas ils n'étaient censés s'ennivrer. Il est aisé de voir pourquoi. Sous l'empire de la boisson, un homme-médecine pourrait utiliser incorrectement quelque accessoire du rituel, ou bien se tromper dans l'enchaînement des chants, ou bien encore perdre conscience avant la fin de la cérémonie. Le pire de tout, il pourrait se mettre en colère et essayer de pratiquer la sorcellerie. Chacune de ces infractions aurait invalidé les objectifs de la cérémonie, offensé les pouvoirs impliqués, et menacé le bien-être des personnes présentes. En résumé, au lieu de remplir leur fonction de restaurer et affirmer les bonnes relations avec le domaine des pouvoirs, les cérémonies conduites par un homme-médecine ivre serviraient seulement à les empirer.

Des informateurs d'un certain âge rapportent que très peu d'hommes-médecine à Cibecue usaient de l'alcool de manière irresponsable. La plupart buvaient modérément pendant les cérémonies et beaucoup, soucieux d'éviter les critiques et d'accroître leur réputation, y renoncèrent complètement. Néanmoins, un précédent a été rapporté, et il a servi à la fois de prétexte et d'excuse à un petit groupe d'Apaches mécontents pour prendre en considération les efforts des missionnaires et, dans certain cas, pour se ranger de leur côté de manière permanente.

"Pouvoir" facile

Qui étaient les gens composant ce groupe de convertis, et qu'est-ce qui, en dehors des hommes-médecine ivres, les poussa à expérimenter une religion qui n'était pas la leur ? Pour la plupart c'étaient des jeunes gens; en 1950, juste un petit nombre avaient plus de 25 ans. En outre, presque tous avaient suivi des cours au pensionnat (à Fort Apache ou ailleurs) ou exercé un travail salarié hors de la réserve. Dans le contexte de ces activités, ils entrèrent en contact prolongé avec les Blancs et apprirent les rudiments de l'anglais. Plus important, ils développèrent un grand désir de posséder certains des objets dont jouissaient les Blancs, comme les camionnettes pick-up, l'électricité, la machine à coudre et le fourneau de cuisine. Le problème était de se procurer tout cela.

De grosses sommes d'argent étaient nécessaires et, selon les Blancs, il ne fallait pas le dilapider dans la boisson, ni le partager, ni le distribuer. Au contraire, il fallait le thésauriser sur de longues périodes jusqu'à ce qu'il y en ait suffisamment pour faire l'achat désiré. Mais, en plus de cela, il y avait des indices évidents que l'homme blanc disposait d'une certaine aide pour acquérir les objets qu'il voulait. De même que les pouvoirs aidaient les Apaches qui dirigeaient les chants cérémoniels, de même Dieu et son fils Jésus aidaient ceux qui allaient à l'église et qui priaient.



Jésus converti en Nayenezgane

Bien sûr, Dieu et Jésus ne procuraient pas directement les articles que le Blanc désirait mais ils l'aidaient à accomplir les choses nécessaires pour économiser l'argent, comme de trouver un job, travailler dur jour après jour, ne pas se saouler, et résister aux demandes de ses relations qui revendiquaient le partage de ses richesses. Les missionnaires ne disaient-ils pas: "toutes les bonnes choses arrivent à ceux qui prient" et que Dieu et Jésus étaient la source "de laquelle coule toute bénédiction"? Et les missionnaires ne possédaient-ils pas des voitures et n'avaient-ils pas l'électricité ?

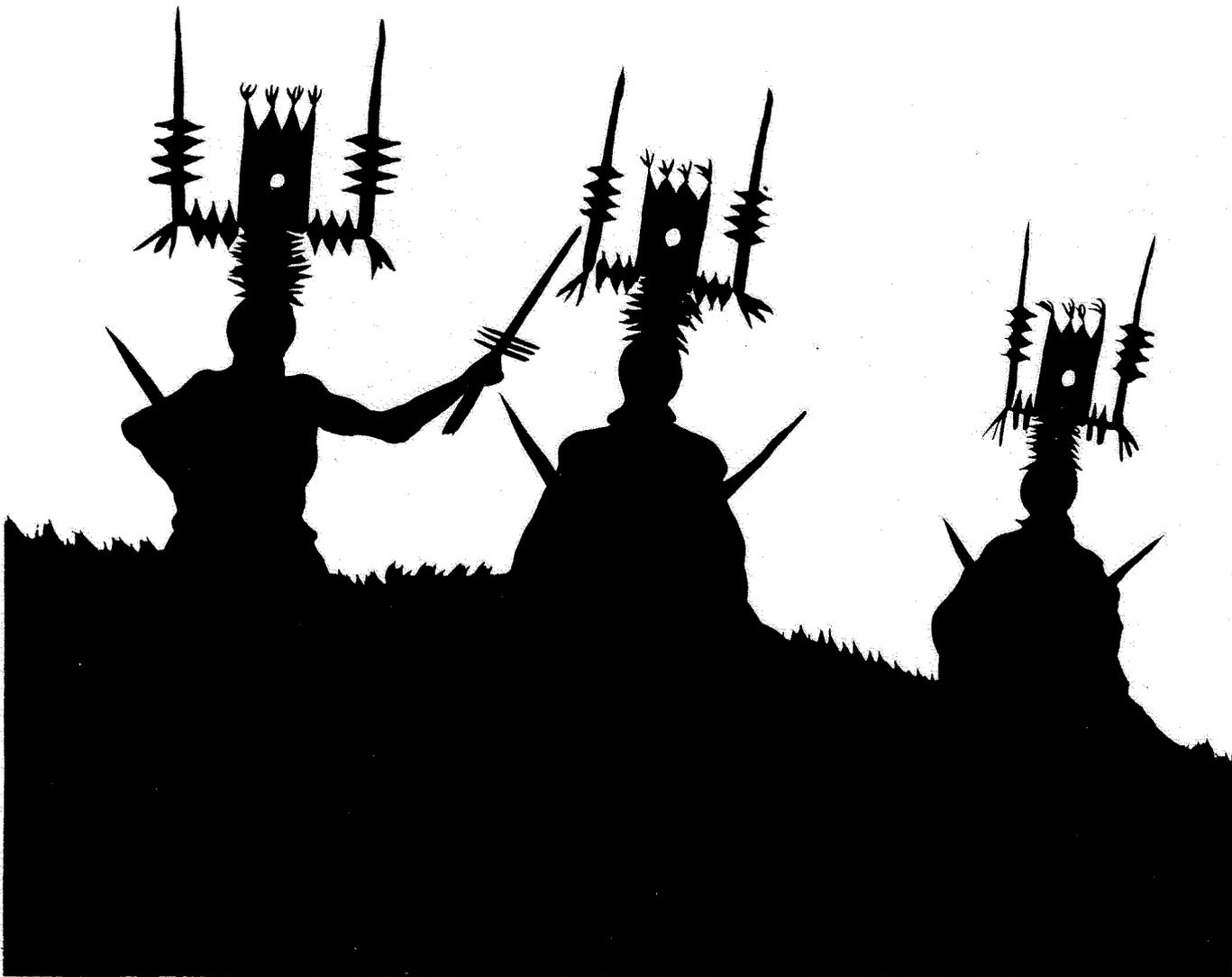
Il y avait d'autres traits de la religion des Blancs que les Apaches trouvaient fort attirants; par exemple, tandis qu'on devait payer pour les chants et les cérémonies, les prières chrétiennes et les services de l'église ne coûtaient rien. Il était entendu que Dieu donnait et se donnait gratuitement. Egalement significatif était le fait que, puisque Dieu et Jésus étaient intéressés uniquement par ce qui est bon pour l'hom-

me, il ne leur permettait pas de pratiquer la sorcellerie. A la longue, il pouvait être plus sûr d'adopter Dieu et Jésus en tant que pouvoirs.

Il devrait être évident à présent que, durant les premières étapes de leur acculturation religieuse, peu d'Apaches se familiarisèrent avec les bases idéologiques compliquées du christianisme; la plupart n'appréhendèrent qu'un nombre limité de concepts-clé - Dieu, Jésus, prières, etc - et redéfinirent ceux-ci en conformité avec leur propre vision du monde pour les adapter à leurs besoins immédiats. La Vierge Marie fut identifiée à Changing Woman et Jésus au fils de Changing Woman, *Nayenezgane* (Tueur de monstres). Les magiciens et les sorcières furent interprétés comme ayant des affinités avec le Diable; Dieu et le Christ, agissant comme des pouvoirs, commencèrent à apparaître en rêves aux Apaches.

traduction: Henri MANGUY

"The Cibecue Apache", de Keith H. Basso (ethno.)





LA SPOLIATION CONTINUE !

*

Spolier les dépossédés ! Comme dans toutes les réserves, où la survie est de plus en plus difficile, les droits des Apaches sont bafoués, leurs ressources pillées... Pire que du laisser-aller, cela est la plupart du temps organisé et appliqué par des conseils tribaux de façade, aux présidents désignés et achetés.

L'Indien "incapable de gérer"?

Les tragédies politico-financières à San Carlos seraient comiques, si la vie de tant de gens ne s'en trouvait gravement altérée. D'aucuns verront dans ces situations un argument de poids permettant d'affirmer une fois de plus que "les Indiens ne savent pas tirer parti de l'argent"... Mais en fait, tout cela n'est pas récent et découle d'une longue et sordide histoire...

L'Agent au pouvoir absolu

Les Apaches ont dû assumer, au cours des 100 dernières années, de profonds changements de modes de vie et de systèmes économiques. La réserve de San Carlos a été créée en 1872. Plusieurs milliers d'Apaches de l'Ouest y furent concentrés et dirigés par l'Agent des Affaires Indiennes, autorité unique et ABSOLUE, et... s'appuyant sur la force militaire. Le système d'autorité traditionnel apache, qui comprenait des Chefs de groupes locaux et de Bandes en fut radicalement transformé.

Les "Anglos" qui arrivaient, mineurs fermiers ou éleveurs étaient "PROTEGES DES APACHES" par le principe du confinement ; et, dans la réalité, ils pouvaient, en toute impunité, s'emparer des terres apaches.

La COHABITATION FORCEE de nombreux groupes entraîna une grande confusion sociale et linguistique. D'autant plus que le Superintendant faisait tourner l'affaire selon un système qui lui était propre: appel quotidien, comptage des individus, nomination de "CHEFS FANTOMES" à la botte des anglos, corps de police indien, rationnement de la nourriture etc...



Tous les Apaches étaient désormais sous contrainte des soldats et du Superintendant qui était à la fois juge, partie et jury. La langue, la vie spirituelle et sociale apaches furent BANNIES DE FORCE par des INSTITUTIONS comme les MISSIONS et les PENSIONNATS. Le génocide socio-culturel suivit donc le génocide physique appliqué par l'armée.

Vers 1897, la présence militaire se relâcha quelque peu et un petit nombre d'Apaches travaillèrent contre salaire au chemin de fer qui se construisait à travers la réserve. D'autres travaillèrent pour des fermiers-éleveurs anglos. Des manoeuvres apaches furent recrutés pour la construction d'autoroutes en Arizona et de barrages dans la partie est de l'état. Après la 1^o guerre mondiale, les Apaches furent également employés dans la mine de cuivre voisine ; on put gagner un peu en fournissant du fourrage à l'armée, ou en coupant du bois pour l'Agence ou le chemin de fer. Nombreux furent ceux qui participèrent au traçage de canaux d'irrigation planifiés par le gouvernement et à la taille de pierres (!) au bénéfice de l'Agence au vieux San Carlos et à Rice... La tendance était donc établie: les Apaches devaient être intégrés au système anglo en temps que manoeuvres et leurs terres et leurs ressources appartendraient de fait aux intérêts anglos.

Transformer les Apaches en fermiers

Puis vint le projet de TRANSFORMER LES APACHES EN FERMIERS. Plusieurs milliers d'acres (1 acre=0,4ha) furent mis en culture le long de la rivière GILA à San Carlos le vieux. Un moulin fut construit où les Apaches échangeaient du grain contre de la farine. Une fois de plus, les Apaches réalisèrent les changements nécessaires pour leur survie et on a dit alors qu'ils étaient les meilleurs fermiers de tous les Indiens des USA.

Chantage à l'irrigation

Mais en 1929 se produisirent deux évènements qui modifièrent le schéma décrit ci-dessus. Les USA, sous l'administration Hoover, construisirent le Coolidge Dam (barrage C.) sur la partie occidentale de la rivière Gila, noyant le "Old San Carlos" et les terres arables cultivées, y annihilant la communauté apache qui comptait plusieurs milliers de membres!

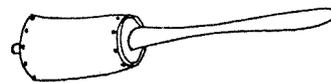
Le but annoncé du barrage était de "fournir de l'eau aux Indiens Pima", à quelques centaines de miles en aval, près de Phoenix(Arizona). Ceux-ci avaient été de "paisibles" Indiens agriculteurs qui avaient aidé les colons anglos, dit-on, et c'était là leur "récompense". Cependant, cette récompense, ils ne la reçurent pas: seuls le bétail et les intérêts des fermiers anglos furent servis! Ainsi, Apaches et Pima furent tout autant spoliés.

La Dépression chassa les journaliers apaches du marché du travail en Arizona et les força à revenir à la réserve où ils devinrent **DEPENDANTS** du soutien économique. Ainsi disparurent à la fois les voies de l'agriculture et du salariat...

L'eau volée

Les Apaches ne se relevèrent jamais de la perte de leurs terres irriguées cultivables, mais tentèrent de continuer à nourrir leurs familles sur de petits lopins. Cependant, le développement extensif de l'agriculture sur la Haute Gila par les fermiers Mormons qui utilisaient l'irrigation par puits profonds a tellement abaissé le niveau de la nappe phréatique sur la réserve, que les rivières ne coulèrent plus que durant les pluies d'été et que les sources se tarirent!

Les Apaches qui tentèrent de cultiver après le barrage en d'autres endroits de la Réserve, virent leurs parcelles réduites en "jardins" de seulement 1 ha. Le gouvernement refusa d'envisager une "compétition" avec les intérêts anglos, et là où des puits avaient été forés, on n'entretint pas l'équipement indispensable. Le gouvernement décréta alors que la culture n'était plus une bonne chose pour les Apaches...



Le Troupeau Tribal

La seule voie qui s'offrait peut-être encore fut celle offerte par le lancement des programmes de travaux publics subventionnés par le gouvernement. Il y eut aussi un programme d'élevage lancé en 1923 sous la gouverne du Directeur des Affaires Indiennes, J.B.Kitch. Sous son administration, le Bureau des Affaires Indiennes (BIA) commença à s'opposer aux éleveurs anglos qui avaient loué des terres à pâturages sur la Réserve. Un à un, leurs baux à San Carlos arrivèrent à expiration et ne furent pas renouvelés. Du bétail fut alors importé par le gouvernement pour permettre à la Tribu de lancer son propre élevage et à certains Indiens également, sur la base de prêts remboursables en nature lorsque ce troupeau serait en mesure de produire des veaux.

Silas John, un "dangereux inspirateur" emprisonné

Les Apaches se prirent d'un grand intérêt pour cette nouvelle option -comme d'ailleurs pour tout ce qu'on leur avait dit de tenter-. Des associations de troupeaux furent réalisées qui, pour la plupart, se calquaient sur la répartition de la langue originelle et sur la structuration en bandes. Tous travaillèrent d'arrache-pied pour améliorer les aires de pâturage. La Nation Apache était de nouveau en marche.

Un mouvement spirituel de revitalisation (Holy Grounds Religion), basé sur le concept de Terre nourricière, commençait à se dessiner... mais fut étouffé dans l'oeuf par L'EMPRISONNEMENT de son leader, SILAS JOHN.

Durant la 2^o guerre mondiale, les Apaches de San Carlos furent à nouveau attirés vers l'extérieur par la société anglo. Pour la première fois, des Indiens furent enrôlés dans l'armées US, bien que, de l'Arizona, ils n'étaient pas encore citoyens américains! Un certain nombre s'assurèrent des emplois relativement bien payés dans les mines et les usines à production militaire. Le marché du bétail fut excellent, ce qui fournit un stimulant économique à ceux qui restèrent sur la réserve et leur permit d'augmenter leur troupeau.

Abandon du Wickiup

Résultat: les gens abandonnèrent la vie en "wickiup" et commencèrent à se lancer dans la construction de petites maisons, même sans les éléments du "confort moderne". Mais à la fin de la guerre, il y eut une sévère dépression économique. Les vétérans démobilisés fournirent le gros des troupes... de chômeurs. Quelques firent plusieurs tentatives sans résultat pour se lancer dans l'agriculture, avant qu'un certain nombre, poussés à l'oisiveté et ayant perdu leurs illusions quant au "monde de certitudes de la démocratie", se mirent à boire excessivement. Des communautés entières furent ainsi désorganisées.

Les stéréotypes négatifs s'appliquant aux Indiens furent renforcés à travers le système éducatif public scolarisant les enfants apaches, puisque le gouvernement avait remplacé l'éducation en PENSIONS par l'éducation en ECOLES publiques. Les citoyens et le personnel du BIA les considérèrent comme des ivrognes et des fainéants.

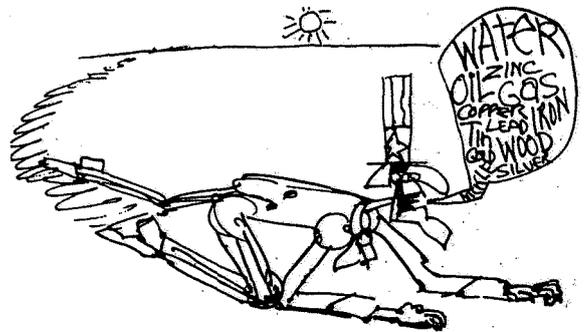
A l'aune des Mormons

L'INTEGRATION des jeunes apaches par l'école signifiait la fréquentation d'écoles anglos à prédominance mormon dont les préjugés racistes et l'intolérance religieuse furent douloureux à endurer.

Une autre réforme vint démantibuler les petits jardins des ménages qui, jusque-là, pouvaient au moins nourrir les familles: Le BIA, après la guerre les jugea "improductifs"! Toutes les terres cultivables appartiennent maintenant à une entreprise tribale et chacun se plaint amèrement de la perte de son jardin, de la connivence entre le BIA et leur Conseil tribal qui accepta d'étouffer cette petite économie de subsistance au profit d'une agriculture à grande échelle, peu génératrice d'emplois et aux profits réinvestis.

Quant au dernier refuge de l'emploi -la cueillette manuelle du coton, sur une terre qui autrefois leur appartenait-, il tomba avec la brusque apparition de la mécanisation. Bien pire encore, le gouvernement imposa une réduction de l'élevage des chevaux, abattant les chevaux sauvages et obligeant la communauté au retrait des chevaux de selle.

Cette nouvelle politique draconienne porta un rude coup à la nouvelle orientation optant pour l'élevage, à l'équitation comme mode de vie, s'en prenant donc aux aspects spirituels et au mode de vie apaches. Aujourd'hui encore, les Apaches pensent que l'abattage des chevaux est responsable de la disparition des pâtures, de l'érosion et de la sécheresse.



Ensuite le marché du bétail s'effondra en 1952. Les revenus issus de l'élevage baissèrent d'environ \$800 par famille continuèrent à chuter par la suite. Les petits éleveurs durent alors vendre leurs reproducteurs pour combler leurs dettes et nombreux furent ceux qui quittèrent cette voie. Les intérêts anglos en bénéficièrent. Le BIA ne permit pas aux Apaches de faire paître autant de têtes de bétail que les fermiers anglos. Autre "amélioration" par le BIA: "améliorer" l'élevage en introduisant le principe "moins de cowboys apaches". Pour le gouvernement, une bonne gestion était celle d'une industrie hautement rationalisée, avec investissements à long terme et l'éventuelle transformation de l'élevage apache en un "fond commun de placement" au sein d'une opération tribale géante. A la place des cowboys, il fallait au BIA des financiers apaches.

Tout cela a contribué à de graves ponctions de fonds sur les réserves financières. A une époque de récession économique d'emplois rares et de chômage le programme d'élevage du BIA consistait à geler les biens en bétail en les remplaçant par des investissements à long terme. Il fallut des associations pour de nouvelles clôtures, louer des camions ou creuser des puits: immobilisation de la grosse partie du capital et... obligation pour ces associations de lever des impôts et des cotisations à l'endroit des individus! Ces réformes forcèrent à contracter des dettes auprès de banques extérieures à la Réserve et firent filer les ressources vers les associations de ...chômeurs.



Gestion anglo des fonds tribaux

Le fardeau financier que représenta la dépression d'après guerre fut assumé au dépens des entreprises tribales. Ces affaires sont gérées en associations et supposées être des activités générant des revenus.

Quelques unes d'entre elles étaient des entreprises appartenant à des commerçants "anglos" qui vendirent à la tribu... car les déboires économiques des Apaches avaient rendu leurs affaires moins rentables.

Soutenus en cela par le BIA, ces commerçants vendirent au prix fort, afin de "sauver leurs investissements d'origine" -et après avoir accumulé des profits durant des années! On cite même l'exemple d'un ancien propriétaire de comptoir (trading post) qui s'assura un revenu malgré tout, un bon revenu, en échangeant son titre de propriété contre un salaire dans l'entreprise qu'il venait de vendre.

Ainsi, le Conseil tribal entra progressivement dans les affaires au début des années 50, à peu près au moment même où l'entreprise individuelle désirait fort s'en écarter. Initialement les entreprises florissaient et les capitaux se multipliaient. Cependant, comme les conditions économiques empiraient on fit trop appel au crédit, ce qui fit monter les prix. Les dirigeants anglos firent pression également pour étendre et remodeler les entreprises utilisant les fonds tribaux et afin de réaliser des projets personnels et chimériques, alors que ces fonds propres des tribus étaient déjà lourdement ponctionnés pour fournir subsides et prêts aux membres démunis de la tribu. Résultat: les bénéfices des magasins chutèrent de \$100 000 à environ 8000 en l'espace d'un an et, ensuite, les entreprises n'étaient plus viables. On enjoliva le "café" de

la tribu où les visiteurs et le personnel du BIA trouvaient commode de venir manger -ce fut une nouvelle et lourde ponction sur les fonds tribaux. Le coup de grâce fut donné lorsque le BIA transféra les frais du maintien de l'ordre, police et tribunal, les faisant supporter au Conseil tribal (\$80000 annuels!). La tribu dut retirer ses économies du US Treasury Trust Account. Le BIA fit également valoir le plan dispendieux d'acquisition de nouveaux magasins et de modernisation des "facilités"- "cooking facilities" et "fishing facilities" tout cela au nom du "développement économique" de la réserve!

Se sucrer sur le boeuf

Les anglos à San Carlos, gestionnaires et bureaucrates, n'ont pas mis la Tribu en banqueroute consciemment; ils ont simplement agi en fonction de leurs propres intérêts. Il y a eu des transactions suspectes; plus d'une fois des dirigeants du Conseil tribal ont acheté du bétail apache à vil prix en vue de lancer leur propre élevage et un ranch privé. Ainsi, par exemple, le gestionnaire anglo du Troupeau tribal a reçu un pourcentage sur tout le bétail vendu annuellement aux séances dont il est le commissaire priseur. On repoussa la suggestion avancée qu'un assistant apache pourrait peut-être apprendre "le métier" et le remplacer... on sait que cet homme a gagné jusqu'à \$100000 en une seule saison!

De telles pratiques finissent par corrompre les leaders apaches; ne sait-on pas qu'un Président tribal a "vendu" le lopin de terre destiné à la culture du coton pour les besoins de la tribu, cela à un fermier anglo et pour \$3000 qui sont restés dans sa propre poche -ce que savaient et soutenaient les autorités dans un but électoral-?

A la botte du BIA, le Président "tribal"

Le rôle du Président tribal au sein du Gouvernement tribal mérite une explication.

En apparence, le Conseil peut sembler assez démocratique... tant que l'on fait abstraction du contexte politico-économique des USA d'aujourd'hui. Par la conquête, les militaires d'abord et, plus tard les agences fédérales, se donnent le rôle de propriétaires terriens



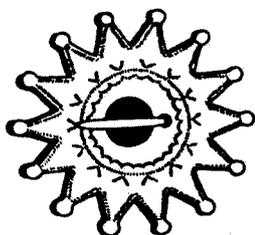
ou de patrons! Légalement, le gouvernement US est seulement le curateur de la Terre Indienne, mais dans la pratique il commet des opérations assurant des bénéfices à des particuliers. Au sein des politiques menées à San Carlos, le Président tribal, nonobstant la faction qu'il représente, éprouve toujours le besoin de garder un contrôle complet de toutes les activités tribales pour avoir le pouvoir de décision finale face à son propre peuple, et décider qui fait quoi. Or la situation de son peuple est un cas d'urgence, la compétition pour l'emploi est un coupe-gorge. Alors que l'essentiel du pouvoir est déjà entre les mains du BIA, le Président a la tentation d'accaparer le peu de pouvoir restant en monopolisant ou attribuant malhonnêtement tous les emplois qui se présentent.

Nomination de "chefs" fantoches

En général, évidemment, le BIA excuse et encourage ces pratiques clientélistes... dans la mesure où le Président "joue la même partition" que les membres de celui-ci, les aidant à "avoir de bons rapports" sur la réserve. Tant que le Président ne remet pas en question leur droit de prendre les VRAIES décisions, les agents du BIA ne dénoncent pas ses pratiques corrompues...

C'est ainsi que, graduellement, le Président tribal devient plus accessible aux bureaucrates anglos et aux POLITI-CIENS qu'à l'Indien de base ; et celui-ci commence à s'en plaindre, de même qu'il se plaint de sa conduite dictatoriale toute consacrée à brader le patrimoine tribal aux intérêts NON INDIENS, et à plus se préoccuper de sa renommée au sein des organisations nationales que de sa réputation auprès des SIENS.

Pas étonnant, par conséquent, que tout projet émanant de l'agence tribale rencontre auprès des Apaches de la communauté un profond scepticisme. Et tout cela ne fait qu'alimenter la vision stéréotypée, partagée et par ceux-ci eux-mêmes et par les Anglos, que les Indiens ne sont pas compétents pour "les affaires", y compris la gestion de leurs propres...



Profits, donc exploitation

De temps à autres, des business-men privés viennent courtiser le conseil et le Président tribaux à propos d'opérations spéculatives... Le BIA avait d'ailleurs lancé l'idée selon laquelle ceux-ci devraient concéder leurs ressources au privé en établissant des contrats à LONG TERME, à taux d'intérêts faibles et à faibles versements, soulignant la certitude que ces CONTRATS constitueraient "une percée pour le développement économique de la réserve"! Rien n'est plus faux. Ces opérations ne faisaient en fait que s'appuyer sur des taux de bail très faibles et sur une main-d'oeuvre NON SYNDIQUEE et SOUS-PAYEE. De plus, dans tous les cas, les postes de direction ou à responsabilité sont attribués aux employés anglos, l'embauche indienne étant vraiment minimale.

Sont venus aussi de petits investisseurs avec sous le bras des plans du type "devenez vite riche!" Il s'agit alors pour la tribu d'apporter la quasi-totalité des investissements, ces derniers n'ayant jamais de capital... A San Carlos, il est question de réaliser UN PROFIT RAPIDE à partir des ressources naturelles et humaines au sein d'entreprises marginales comme: la taille des pierres semi-précieuses, la mise en valeur de pierre de tuf calcaire et la production de charbon de bois -tout cela pouvant bien-sûr être géré avec profit pour... les entrepreneurs anglos qui, en fin de compte ne proposent que d'exploiter l'argent, les ressources et le travail indiens! Et les autorités de l'Arizona ont souvent -les exemples sont nombreux- persuadé le Conseil tribal de s'engager dans de telles opérations, quitte à outrepasser sans vergogne l'opinion inverse de la grande majorité. Il est d'ailleurs significatif de voir le BIA refuser d'engager des fonds fédéraux(US) pour des projets de développement à long terme qui sont finalement financés par la Tribu et mènent inévitablement à la faillite.

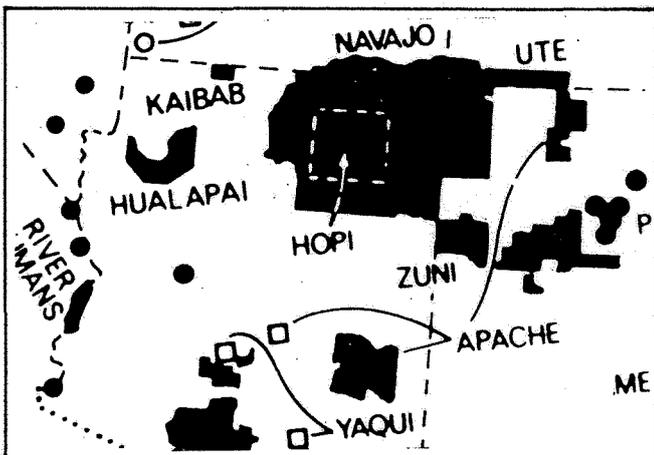
Aucune facilité accordée au fermier Apache

Les efforts tentés par les Apaches de s'engager individuellement dans les affaires ont été vains, dans la mesure où les fonds gouvernementaux leur furent refusés quelle que stable que fût leur réputation. Aucun crédit de la part des banques de district; toute aide gouver-

nementale fournie aux éleveurs anglos est refusée aux Apaches.

Les Apaches ont demandé à avoir leur propre fournisseur de fourrage pour le bétail communautaire, court-circuitant ainsi un intermédiaire, en vain. Le boeuf apache aurait pu aussi être subventionné par le gouvernement, si celui-ci avait réellement voulu un vrai développement de la réserve, mais une telle politique de subventions heurterait les droits acquis des anglos. Actuellement, le boeuf apache doit être vendu au "marchand de vaches" qui le revend au fabricant de conserves, qui le revend au grossiste, qui le revend à l'épicerie tribale... qui le revend AU CONSOMMATEUR APACHE A DES PRIX PLUS ELEVES QU'A LA VILLE !

Pourtant, le gouvernement pourrait très facilement subventionner une fabrique locale de conserves et garantir un marché, ne serait-ce qu'en fournissant l'armée ou même les agences, écoles et pensions du BIA: un tel plan profiterait à l'économie indienne, améliorerait le niveau de vie et rehausserait l'image de marque de la tribu...



De nos jours, les quelques privilégiés qui ont un emploi durable travaillent soit pour le BIA soit pour le Conseil tribal (150 pour 2000 demandes). Pour tout autre emploi, on doit quitter la réserve -et s'engager par exemple dans l'armée US!- ou passer par le BIA pour être casé dans une zone urbaine de Los Angeles, San Francisco, Denver, Chicago ou Dallas. Le succès de telles aventures est exceptionnel, la plupart des "recasés" finissant presque toujours par se retrouver sur la réserve. Même si, entre temps, ils ont obtenu des qualifications, il n'existe pas un marché de l'emploi POUR LES APACHES dans les petites villes anglos autour de la réserve; voilà donc les données sur lesquelles peut se baser la mise en scène des politiques tribales génératrices de CORRUPTION.

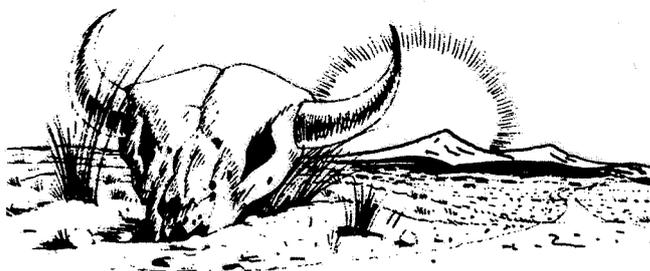
Round-up : la distribution

Pour 80%, l'infinime revenu individuel provient du "système de prévoyance sociale" de la "sécurité sociale" -rien à voir avec la "sécu" à la française!- ou du crédit arraché auprès des entreprises tribales, ou encore de futures ventes sur crédit. Les éleveurs ne gèrent plus leurs troupeaux qui le sont à présent, le plus souvent, par de petites équipes de professionnels aidés par des JOURNALIERS que l'on n'embauche que pour la période du "Round Up"-rassemblement du bétail. Ainsi, un homme reçoit un crédit d'achat en magasin qui correspond à ce qu'il a gagné: par conséquent, bien que l'élevage soit une activité productrice de revenus, il ne débouche guère que sur une véritable aumône.

Avec les élections tribales, vient régulièrement le temps des distributions d'argent, d'alcool, de biens publics et autres "faveurs"; les gens se montrent alors extrêmement attentifs à soutenir le "bon" candidat, car ce qui est en jeu, c'est le bien-être économique pour soi et sa famille. Avoir, dans ces conditions, au moins un membre de sa famille étendue qui soit élu s'avère être d'une grande importance économique; surtout pour qui n'a pas ou que peu de bétail.

L'asservissement par les dettes

Les sources de revenus dans leur ensemble sont très insuffisantes pour les besoins de la communauté; après la vente BI-ANNUELLE de bétail, les gains sont convertis sous forme de crédit au magasin local; et l'on voit la "Prévoyance sociale" et la "Sécurité sociale" rivaliser pour tirer un profit immédiat de ces ventes! Même les emplois sur la ferme à revenus bas, de bûcheronnage ou de travail à la mine deviennent introuvables. Décrocher un travail de bouvier à l'année est à présent devenu une grande chance...



Génocide socio-culturel

Le Gouvernement communautaire est presque complètement occulté ; seul le Conseil tribal existe comme réelle entité politique. Il n'existe même pas de forum où exposer et débattre à partir des problèmes concrets communs à tous les membres de la Communauté! Profonde est la suspicion ressentie à l'encontre de tous les "officiels", anglos ou apaches, élus ou NOMMES.

Dans la petite communauté de Bylas, il y a 6 églises: 3 évangéliques (rel. réformée protestante évangélique) et 2 ont PASTORAT APACHE, avec des services religieux assurés en langue apache. Les groupes fondamentalistes ("Assemblée de Dieu" et "Eglise des 2 miracles" agissent souvent en coalition -Il s'agit du mouvement protestant caractérisé par la croyance littérale au message biblique ; grande activité "militante", notamment pour la suppression de certains livres au sein des bibliothèques, ou pour le boycott des écoles enseignant

la Théorie de l'Evolution, ou pour la prière à l'école, contre l'avortement etc...- Une faction fondamentaliste protestante vint s'installer dans les années 60 et diviser la communauté qui était auparavant unanimement mobilisée pour tenter de solutionner les problèmes économiques!

Le changement dans le bon sens, par conséquent, ne s'annonce pas facile à opérer ; les américains peuvent toujours tenter de demander aux Apaches d'oublier le passé, "ce qui est fait étant fait", mais il serait bon, tout de même, qu'ils trouvent une issue à LA QUESTION APACHE. Les Apaches ne peuvent compter que sur eux-mêmes, c'est à dire sur LEURS VALEURS CULTURELLES, sur ces coutumes qui les ont guidés durant des siècles...

Traduction de M.Hélène Saysset,
"Akwasasne Notes"/Early Summer,
1974



Claude Dordis

CEREMONIAL DE GUERISON à Cibecue

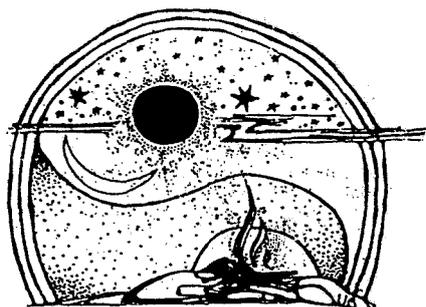
(...) Ce chapitre décrit brièvement une série d'évènements dont le dernier, relaté ici, fut la "cérémonie de guérison" qui eut lieu à Cibecue au cours de l'été 1963. Il n'y a rien de particulièrement extraordinaire dans ce cérémonial ou dans les circonstances qui y ont conduit, et c'est pour cette raison que cet exemple peut être considéré comme étant une pratique courante. En me penchant sur un cas bien particulier, j'espère faire comprendre au lecteur UN PEU de l'esprit qui préside au "rituel de guérison" Apache de l'Ouest et, de cette façon, l'amener à une MEILLEURE APPRECIATION de ses effets.

K. H. Basso

Central, le feu

Il est presque dix heures du soir et Clinton Nastagi, quarante cinq ans, est assis, immobile, sur une pile de couvertures. A quelques mètres de lui les flammes d'un feu de camp crépitent alors qu'au loin on peut distinguer dans l'obscurité quelques cotonniers et les formes floues d'énormes rochers. Par groupes de deux ou trois une douzaine d'hommes se tient autour du feu et bavarde calmement. L'un d'eux fait une plaisanterie mais celle-ci ne rencontre guère d'écho. On entend les bruits assourdis des femmes préparant les tortillas à quelques pas du feu, les pleurs d'un bébé, et les aboiements de deux chiens se battant au loin, très loin du camp de Clinton Nastagi.

A ce moment là deux hommes sortent d'un wickiup, se dirigent vers le feu et s'assoient sur un tronc d'arbre devant lui. Tous deux portent un tambour fabriqué avec une marmite en fonte à demi remplie d'eau et recouverte d'un morceau de peau de bête. Lorsqu'on les frappe les tambours émettent un son profond et très long.



Alors que les joueurs de tambour vérifient leur instrument un troisième homme s'approche du cercle du feu et vient prendre place entre les deux joueurs de tambour. C'est un vieillard au visage profondément ridé. Comme les autres Apaches il porte une paire de jeans, une chemise et un chapeau à larges bords.

Mais, agrafée sur le devant de sa chemise on peut voir une petite plume d'aigle blanche - le signe distinctif du sorcier. Une fois assis il se tourne vers l'un des joueurs de tambour et lui parle. Puis, plaçant une de ses mains derrière une oreille il se penche légèrement en avant, se redresse et commence à chanter d'une voix aigüe et perçante. En face de lui, de l'autre côté du feu, Clinton Nastagi reste parfaitement immobile. Clinton est malade depuis quelques temps et on essaye présentement de le guérir.

Entre l'arbre et la foudre

Les circonstances qui ont conduit à la cérémonie de guérison de Clinton Nastagi remontent à l'automne de l'année précédente, alors qu'il était allé à la chasse en compagnie de deux de ses amis. Un matin de novembre, les trois hommes quittèrent Cibecue très tôt et firent prendre la direction du nord à leurs montures. Un peu au sud d'un endroit que les Apaches appellent kidukliz ("maison bleue"), Clinton descendit de cheval et commença à chasser à pied. Quelques instants plus tard, il tua un chevreuil (à queue blanche) qu'il dépeça aussitôt, selon la coutume. Après avoir enveloppé la viande dans un sac de toile, il s'assit au pied d'un arbre pour attendre le retour de ses amis. Il s'y endormit quelques instants. Voici ce qui arriva par la suite selon Clinton :

"Lorsque les deux hommes sont revenus, je me suis réveillé. J'ai remarqué qu'ils me regardaient avec insistance. Et c'est ensuite que j'ai compris pourquoi ils faisaient ça. Cet arbre avait été frappé par la foudre. De l'autre côté de l'arbre il y avait une grosse trace noire à l'endroit où la foudre l'avait frappé. Je ne l'avais pas vue. J'ai alors commencé à m'inquiéter et à me poser des questions au sujet de cet arbre et du fait que j'avais dormi adossé à lui. Je suppose que les deux hommes se faisaient aussi du souci pour moi, ils n'ont rien dit."



Clinton retourna à Cibecue et vaqua à ses occupations habituelles. Il continua à rester en bonne santé. Mais une nuit d'hiver un cauchemar le réveilla. Il y avait le même arbre contre lequel il s'était adossé lors de sa partie de chasse, frappé par la foudre. Et au moment du choc il sentit "quelque chose" parcourir son corps.

"C'est après ça que j'ai vraiment commencé à m'inquiéter. Je l'ai dit à ma femme et elle eut peur, elle aussi. Mais nous n'avions pas d'argent pour une danse (une cérémonie de guérison) et par conséquent nous n'en avons pas eue. J'espérai simplement qu'après ça rien de mauvais ne m'arriverait "

Mais quelque chose arriva. Au cours des mois suivants, Clinton eut des maux de tête et ne se sentit pas très bien. Il cessa de travailler et dès qu'il pouvait emprunter de l'argent il le dépensait en bière. Il se disputait souvent avec sa femme et un après-midi alors qu'il était saoul il menaça même de la tuer.

Avec les pouvoirs du sorcier

"Après que j'eus dessaoulé, ma femme me raconta ce que je lui avait dit. Je n'en étais vraiment pas très fier. Mais cette femme là ne se met jamais en colère contre moi et elle m'a dit que cela n'avait plus aucune importance. Mais elle a quand même fini par me dire : 'Mari, je ne sais pas ce qui te prend. Parfois tu agis comme un fou, tu ne restes jamais à la maison, tu traines à droite et à gauche et tu cherches à boire. Je ne sais pas ce qui dérange ton cerveau mais je crois que tu devrais chercher à le savoir, si j'étais toi'. C'est à ce moment là que je lui ai demandé d'aller voir ce vieux sorcier et de lui demander un edotal (une cérémonie de diagnostic). Elle est d'abord

allée au camp de sa soeur chercher une plume d'aigle et une pierre bleue (turquoise). Les pouvoirs du sorcier ont besoin de ces choses là. Cela lui montre que votre demande est sérieuse. Elle est ensuite allée au camp de ce vieillard et lui a donné ces choses pour les pouvoirs, et elle lui a demandé s'il voulait bien chanter pour mes problèmes et en trouver les causes. Il a dit que oui. Mais que ça coûterait 20 dollars."

Une "cérémonie de diagnostic" eut lieu au camp de Clinton deux jours plus tard. Avant qu'elle ne commence le sorcier et Clinton bavardèrent un peu.

"J'ai parlé à ce sorcier de beaucoup de choses. Je lui ai parlé de cette partie de chasse et de l'arbre que j'avais touché. Et du rêve aussi, bien sûr. Je lui ai également dit que je pensais que c'était peut-être la foudre qui était après moi."



Une fois le soleil couché le sorcier commença à chanter seize "chants de la foudre". Un très petit nombre de personnes prit part à la cérémonie : la femme de Clinton et ses enfants, deux de ses soeurs et leurs familles et trois cousins qui étaient venus au camp. Lorsqu'il eut fini de chanter le sorcier prononça son diagnostic. Il déclara que tel que Clinton lui-même l'avait supposé, les maux de tête et le cauchemar provenaient du contact avec l'arbre foudroyé. Le sorcier dit aussi qu'une "cérémonie de la foudre" d'une nuit serait nécessaire pour obtenir une guérison. Clinton fut rassuré. "Maintenant je sais ce que j'ai", avait-il dit.

Clinton et sa femme passèrent la semaine suivante à amasser assez d'argent pour couvrir les frais qu'allait occasionner la cérémonie à venir. Il leur faudrait payer le sorcier et en plus nourrir tous ceux qui viendraient. Clinton n'avait pratiquement pas d'argent et se rendit donc chez les autres, en particulier chez les membres de son clan. Presque tous ceux à qui il rendit visite l'aidèrent d'une façon ou d'une autre.



Ceux qui ne pouvaient (ou ne voulaient) pas contribuer financièrement lui promirent soit de la nourriture, soit de participer à la préparation de celle-ci, soit encore de ramasser du bois pour le feu. Trois jours avant la cérémonie Clinton et sa femme avaient réuni plus de trois cents dollars : quarante cinq étaient destinés au sorcier - le même sorcier qui avait diagnostiqué la maladie de Clinton. Le restant servirait à acheter de la nourriture - du café et du sucre, de la farine pour les tortillas, de la levure et des pommes de terre. Il y aurait aussi de la viande - une des cousines de Clinton qui possédait du bétail lui avait promis de tuer une génisse.

Le jour de la cérémonie l'épouse de Clinton l'encouragea à rester dans son wickiup et à essayer de dormir. Comme il devait rester éveillé toute la nuit plus il serait reposé mieux cela vaudrait. Le coucher du soleil vit arriver parents et amis, soit en pick-up, soit à cheval. Ceux qui habitaient assez près vinrent même à pied. Il fit bientôt nuit et quelqu'un alluma le feu. Le sorcier était là lui aussi. Tout était donc prêt.



Il est minuit passé et le sorcier chante depuis plus de deux heures maintenant. La sueur coule sur son visage, sous son menton et il tire souvent un mouchoir de sa poche pour s'en éponger le cou. Il chante d'une voix aigüe un des "chants de la foudre" au rythme compliqué. Le battement des tambours est régulier, presque monotone. Debout derrière le sorcier et les joueurs de tambour une douzaine d'hommes chante en chœur à la fin de chaque couplet. Ces choristes ne sont pas des sorciers et ils n'ont pas nécessairement de pouvoirs particuliers, mais ils ont tous entendu le chant à de nombreuses reprises et aiment chanter. Tant mieux. Le "pouvoir de la foudre" y verra un profond signe de respect.



Le chant se termine. Après avoir attendu que les dernières notes se soient évanouies dans la nuit le sorcier se lève et se dirige, le corps raidi par une longue position assise, vers le wickiup de Clinton Nastagi. A l'intérieur il y trouvera à manger et du café chaud et, tout spécialement à son intention, un petit pot de "tułpai", un alcool que les Apaches font à partir de maïs fermenté. On est maintenant au milieu de la cérémonie et il est temps pour tout le monde de se reposer et de se restaurer. Il y a peu d'activité dans le camp pendant les heures suivantes. De jeunes enfants dorment à même le sol, enveloppés dans des couvertures, épuisés d'avoir joué à s'attraper et à se bagarrer. Certains adultes bavardent. Même les chiens, toujours nombreux lors des grandes réunions, sont calmes. Clinton Nastagi boit force cafés pour rester éveillé.

Sous le pollen du roseau

Il est près de trois heures du matin lorsque la cérémonie de guérison recommence. Le feu que l'on avait laissé mourir est rallumé. Le sorcier et les joueurs de tambour reviennent prendre place. Les chants reprennent: quatre de plus des "chants de la foudre", deux du "gan" et quatre des "chants du daim à queue noire". Puis on observe une petite pause pour permettre au sorcier de boire un peu de "tułpai". Et les chants reprennent une fois encore.

Aux premières lueurs du jour les chants cessent. Le sorcier se lève, prend un petit panier contenant du pollen de roseau et se dirige vers l'endroit où est assis Clinton Nastagi. Il dépose un peu de pollen sur chacune de ses épaules et sur sa tête. Puis il sort du panier un brin "d'herbe de la foudre" et l'applique sur le front de Clinton pour, selon la croyance, neutraliser le "pouvoir de la foudre" se trouvant dans le cerveau de Clinton. Puis il recommence à bénir Clinton avec le pollen.

Le sorcier retourne avec peine à sa place et d'une voix maintenant très enrouée entame les deux derniers chants. La cérémonie est terminée et les participants se préparent à partir. Clinton quitte la pile de couvertures sur laquelle il est assis et se dirige lentement vers son wickiup. Il se met au lit et s'endort aussitôt.

Quels effets curatifs ?

Que peut provoquer une cérémonie de guérison chez un Apache de l'Ouest tel que Clinton Nastagi ?

En premier lieu et surtout, le patient se sent rassuré. Bien avant la cérémonie elle-même - en réalité aussitôt après le diagnostic - le patient entend de la bouche même du sorcier et aussi des autres qu'il va être guéri. Juste avant la cérémonie une série de mythes vient à nouveau le rassurer. Et pendant la cérémonie elle-même on demande aux participants de n'avoir que de "bonnes pensées" et de parler de bonne santé et de longévité.

Les personnes qui assistent à la cérémonie sont en général celles qui ont eu de l'importance dans la vie du patient - sa famille, ses amis, ceux qui, selon un écrivain, "furent les panneaux de signalisation humains du patient et l'ont guidé dans la vie jusqu'à présent". Le patient sait aussi que ce sont ces mêmes individus qui ont accepté de l'aider et de contribuer matériellement à sa guérison. Ils ont porté toute leur attention sur lui et se sont inquiétés pour lui. Ils veulent tous le voir guérir.

Il y a également le prestige et l'autorité du sorcier qui, par sa simple présence et son savoir ésotérique, assurent au patient que tout ce qu'il est possible de faire sera fait pour sa guérison. Il est possible que l'investissement considérable qu'un patient (et ses parents et amis) doit faire pour mettre sur pied une cérémonie contribue lui aussi à lui faire croire en des résultats positifs. Comme nous tous, les Apaches n'aiment pas penser que ce qui leur a coûté temps et argent puisse être un échec.

Venue de la nuit des temps, la confiance retrouvée

En dernier lieu il est très probable que le patient ait participé à une cérémonie de guérison auparavant et qu'il ait vu guérir quelqu'un d'autre. Ceci va également lui donner confiance. Peut-être que, selon le mythe, il assimilera sa situation à un maillon d'une longue chaîne de situations analogues remontant à la nuit des temps, aux temps lointains où la même cérémonie dont il va maintenant bénéficier des résultats, était déjà utilisée par ses lointains ancêtres.

Si les cérémonies ont pour but de rassurer elles apportent aussi à des personnes telles que Clinton Nastagi un peu de variété et d'occupation dans leur vie. A partir de l'instant où a été prise la décision d'organiser une cérémonie, le patient s'y dévoue entièrement. Il doit trouver de l'argent pour payer le sorcier. Il doit s'assurer qu'il y aura de la nourriture à volonté. Il doit coordonner les activités des autres participants afin que tout soit prêt en temps voulu. En résumé, l'Apache ne reste pas démuni et sans réaction face à un destin cruel et inhumain. Tout au long de la préparation de la cérémonie il participe personnellement et activement à la solution de ses problèmes.

Les résultats les plus notables des cérémonies de guérison des Apaches de l'Ouest sont psychologiques. Il ne devrait pas y avoir quoique ce soit de trop mystérieux dans cette constatation. Les médecins eux-mêmes savent depuis longtemps que la volonté de guérir et la foi en la guérison comptent pour plus de la moitié dans la bataille contre la maladie. Il est de plus clairement établi que beaucoup de problèmes physiques résultent d'anomalies psychiques. Les méthodes de guérison des Apaches de l'Ouest renforcent en bien des points le désir propre du patient de guérir. Ce faisant elles soulagent l'anxiété et les tensions, font régner une impression de sécurité et permettent aux patients de mieux supporter leurs maladies. Comme le disait un Apache, les cérémonies de guérison apportent "le bon espoir".

Traduction de Marianne et J.Claude Kapp : "The Cibecue Apache" , de Keith H. Basso (ethno.)



L'IMAGE DE "L'APACHE"

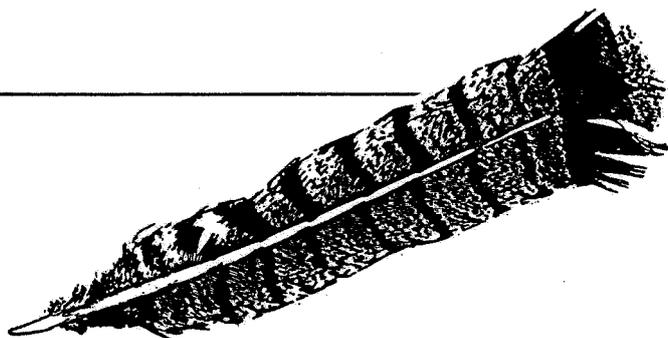


Apache... le mot évoque l'ascétisme, la rigueur, le courage moral et physique de résister jusqu'au dernier. Pour les Américains, ceux de l'Ouest surtout, le mot n'évoque guère plus qu'une station de ski renommée, située dans un des rares environnements encore intacts : forêts de sapins à l'infini, lacs limpides, pics immaculés... A l'Est, c'est plus nuancé: ou bien l'inconscient collectif tremble encore à l'évocation de Geronimo, ou bien la conscience de l'élite de "gauche" lui enjoint de faire cause commune avec l'Apache d'aujourd'hui, celui qui travaille chez lui, mais pour les touristes, ou qui doit s'exiler dans ces villes sans âmes: Flagstaff, Phoenix, pour nourrir sa famille. Combien d'entre nous savent que LA BASE NUCLEAIRE DE WHITE SANDS EST AU PIED DU TERRITOIRE MESCALERO ? Qui connaît ici les chansons ironiques et tendres de Paul Ortega : "L'homme blanc a insisté pour que l'Indien s'assimile à sa société, ce qu'on appelle "civilisation". Pour lui, cela veut dire que le soleil se lève à l'Est et se couche à l'Ouest, que la journée a huit heures, la semaine quarante, et que le chèque de son salaire est mensuel..."

Il y a un décalage terrible entre le ciel magnifique, insensé, immense du pays des Apaches, les montagnes peintes de strates multicolores, l'étonnante vitalité du désert, et la vie sordide, mesquine, sans relief que le Blanc cherche à imposer aux habitants de cette région toujours considérée comme inhospitalière et sauvage. Je me souviens d'une marche pour la paix, organisée il y a trois ans par les Américains, qui consistait à joindre leurs mains à travers tout le continent pour former une chaîne de paix. La chaîne traversait le pays des Apaches, ou plutôt s'était installée sur l'autoroute à proximité des territoires apaches. Et le commentateur de la télévision arriva pour célébrer le courage exceptionnel de ces hommes et de ces femmes qui s'étaient retrouvés dans ce décor hostile, au milieu de nulle part, pour continuer la chaîne. J'ai été à cet endroit : il est au milieu des Indiens, bordé par les territoires Apaches, Navajo et Hopi, entouré de montagnes superbes et de canyons fantastiques, survolé par les aigles ; on est au coeur du monde. Dans toutes les directions, l'horizon grouille de stations-service et de boutiques de souvenirs... Mais pour l'Américain moyen, c'est très certainement un lieu désolé.

Le mythe de l'Apache se perpétue, détruisant lentement les peuples qui en sont les victimes.

Nathalie NOVIK



LIRE ?

"LE CERCLE BRISE" de Georges Henri MORIN (Payot)

Un livre d'histoire incomparable, bâti sur l'Histoire critique et analytique du Western, ce super générateur des mythes dont nous devons avant tout nous secouer, si nous voulons véritablement appréhender l'Histoire indienne. Modestie et talent, compétence et passion d'un écrivain extrêmement agréable à lire, consulter et relire.

"Histoire des Apaches" : la fantastique épopée du "peuple de Geronimo" de J.L.Rieupeyrou (Albin Michel, 1987)

"Les cent premières années de Nino Cochise" par N. Cochise et A.K.Griffith, Seuil, 73

Petit-fils de Cochise, Nino fut interviewé à l'âge de cent ans par A.K.G. et raconte en détail une vie fertile en événements, depuis la fuite de son peuple au Mexique pour échapper aux américains à leur vie dans un refuge de montagne inaccessible, Pah-Go-Yin-Kay, son accession au rang de chef et son combat incessant pour son peuple. Un récit fascinant et non dépourvu d'humour.

"Winnetou, le Mescalero", "Winnetou, l'homme de la prairie" et "La main qui Frappe"
de Karl MAY (Flammarion, 1980)

PLUS LU QUE LA BIBLE EN ALLEMAGNE...

Nos voisins d'Outre Rhin sont bercés dès leur enfance par les romans d'un auteur prolifique, mal connu en France, Karl May (1842-1912), qui passa une bonne partie de sa vie en prison, où il écrivit une centaine de romans d'aventures, inspirés par ses lectures diverses.

Ces récits transportent le lecteur tantôt en Afrique, tantôt en Orient, tantôt en Amérique... Et ce sont ces dernières qui assurèrent bientôt la renommée de leur auteur.

Le narrateur est un jeune aventurier français, Charles, qui part en Amérique, se retrouve employé à la construction du chemin de fer, et épate tous les vieux routards de l'Ouest par sa force et ses connaissances pharamineuses en matière de survie dans l'Ouest, puisées dans les tonnes de livres qu'il a lus avant de partir... Un jour, il se trouve face aux Apaches Mescalero, dont le jeune chef, Winnetou, le conquiert d'emblée par sa noblesse d'âme et ses vertus élevées. Au cours de multiples péripéties aussi romanesques que curieuses, Charles deviendra finalement le frère de sang de Winnetou, et assiera sa réputation de baroudeur du Far-West sous le pseudonyme de "La Main qui Frappe" (Old Shatterhand). Naturellement, il tombera amoureux de la soeur de Winnetou, qui, commodément assassinée par des blancs sans scrupules tout au début du récit, servira de prétexte aux aventures de nos héros dans les tomes suivants.

Karl May avait beaucoup lu sur l'Ouest américain, et bien qu'il n'y ait jamais mis les pieds, il s'est documenté de façon précise pour émailler ses livres de mots apaches et d'une nuée d'observations, généralement assez exactes, sur les rites et les coutumes apaches. Son oeuvre est une véritable croisade de réhabilitation des Apaches, étayée parfois par des arguments qui nous font sourire (la semi conversion de ses héros au christianisme, par exemple) ou bien en empruntant à d'autres peuples indiens des caractéristiques permettant de "civiliser" les Apaches, comme la description fouillée d'un pueblo retranché comme étant l'habitat apache. L'auteur est par contre de la mauvaise foi la plus totale, accumulant les clichés et les stéréotypes, lorsqu'il décrit des Indiens qui s'opposent aux Apaches dans son récit, comme les Comanche et les Kiowa, présentés comme des imbéciles, menteurs, sadiques et alcooliques.

Il est donc difficile aujourd'hui de prétendre que Karl May fut réellement un défenseur des Indiens -sinon de "ses" Indiens. Mais ses ouvrages eurent une influence énorme, à laquelle on peut attribuer, au moins en partie, l'engouement germanique pour tout ce qui est indien.

Nathalie NOVIK

Les romans policiers de Tony HILLERMAN:



Tony Hillerman est un écrivain américain d'origine Navajo qui s'est fait connaître outre-Atlantique pour sa série d'excellents romans policiers, qui furent couronnés à plusieurs reprises par des prix importants (Prix Edgar en 1973, Grand Prix de Littérature Policière en 1987...). "La voie du Fantôme" est son quatrième roman traduit en France, après "le Peuple de l'Ombre" (Série Noire Gallimard n°1852), "Là où dansent les Morts" (Rivages Noirs n°6) et "Le Vent sombre" (Rivages Noirs n°16).

Tous les romans de Hillerman se déroulent dans les grandes réserves Navajo, Zuni et Hopi qui sont situées près des frontières de l'Utah, de l'Arizona, du Colorado et du Nouveau-Mexique. C'est là le territoire que l'auteur connaît le mieux, du fait de ses origines Navajo. Tous ses personnages principaux, qu'il s'agisse de Jim Chee ou de Joe Leaphorn, sont des fonctionnaires de la Police Tribale Navajo, et l'intrigue policière mise en place ne concerne jamais les blancs qu'indirectement. Les protagonistes, ce sont les Indiens, qu'ils soient Navajo, Zuni ou Hopi. Par le biais de la fiction policière, Tony Hillerman témoigne de la condition indienne, de la vie quotidienne dans les réserves. Et cette plongée dans le sordide de la vie de tous les jours, cette reconstitution de personnages incroyablement vrais, vivants, qui, bien souvent, prennent plus d'importance que l'intrigue principale, est beaucoup plus parlante que bien des documents, bien des essais sur les Indiens : ici, PAS D'ETHNOLOGIE C'est la chair, la sueur, les soucis terre-à-terre... Pas de kolklore chez Hillerman: sa plume trace à petites touches apparemment anodines un véritable portrait de la CONDITION INDIENNE. Il faut au passage saluer le talent des traducteurs des Editions Rivages, qui restituent parfaitement l'acuité et la beauté de l'écriture d'Hillerman, et qui ont poussé le zèle jusqu'à ajouter dans l'édition française des cartes et glossaires qui n'existaient pas à l'origine et qui sont fort précieux.

Toute personne s'intéressant tant soit peu à la condition indienne lira ces romans avec autant de passion que de plaisir, mais, ce qui est mieux, c'est que ceux-ci apporteront aussi un autre regard aux lecteurs qui ne s'étaient jamais posé de questions sur le sujet! Les simples remarques de Jim Chee sur les différences de comportement entre blancs et rouges (politesse, conversation, etc...) peuvent à elles seules soulever bien des questions dans notre esprit occidental.

André-François RUAUD, lecteur de Nitassinan

NITASSINAN PUBLIE ICI LA TRADUCTION D'UN ARTICLE PARU DANS "DAYBREAK", LE NOUVEAU JOURNAL INDIEN A L'AUTOMNE 1987. CET ARTICLE TRAITE D'UN MOUVEMENT QUI S'EST DEVELOPPE RECEMMENT AUX ETATS-UNIS ET QUI, SOUS DES APPARENCES BONHOMMES ET RASSURANTES, SOUTIENT EN FAIT DES THESES RACISTES ET VIOLENTES (cf. Le Pen...)

NOUS ATTIRONS L'ATTENTION DE NOS LECTEURS SUR LES DANGERS PRESENTES PAR CE MOUVEMENT - QUI NE NIE PAS SES LIENS AVEC LE NRA (National Rifle Association), UNE ASSOCIATION VISANT A INSTITUTIONNALISER LE PORT D'ARMES AUX USA, ET D'AUTRES ORGANISATIONS

LE "PARR" ATTAQUE LES TRAITES INDIENS

Par Jose Barreiro, DAYBREAK -automne 1987; traduction de Nathalie Novik
(Extraits)

Dans le Wisconsin, un poisson harponné est le symbole de "L'AGONIE DES PEUPLES INDIENS". Le PARR - Protect American's Rights and Resources - (Protéger les Droits et les Ressources des Américains) - est une organisation qui regroupe des Blancs qui n'aiment pas les droits acquis par les Indiens en vertu des traités. Dans le Wisconsin l'Etat de Washington, le Dakota du Sud, le Montana, dans certains coins du Nouveau-Mexique et de l'Etat de New York, des Blancs en colère forment des coalitions pour ATTAQUER LA RESERVE INDIENNE ET SON STATUT sous la loi américaine...

Larry Peterson, fasciste bonhomme

Larry PETERSON, le Président du PARR, est un homme de haute taille, affable, qui s'exprime avec un sens inégalé de sa mission pour abolir "les droits du sang" ou ce qu'il appelle les droits acquis lors "de traités indiens anachroniques". "Cà, c'est une chose qui m'énerve, dit-il. Je suis pour l'égalité de tous. Mais ça me porte à la tête quand il y a quelqu'un dans ce pays, y compris des Indiens, qui a des droits que je n'ai pas". Mais même M. PETERSON est ennuyé, dit-il, par le racisme anti-indien qu'il perçoit actuellement. Originaire du Wisconsin, pêcheur et chasseur, PETERSON, qui porte une barbichette et dont la stature carrée trahit des années de travail en plein air, se dit inquiet de l'ampleur que la violence pourrait prendre.

Le PARR est l'épine dorsale d'un mouvement national qui s'élargit rapidement ET QUI EXIGE L'ABROGATION DES TRAITES INDIENS. Le but du PARR, comme cela a été exprimé à maintes reprises lors de la première conférence, en mars 1987, est de liquider "une bonne fois pour toutes" les droits des Indiens, sanctionnés par traités, à avoir des réserves, et des quotas



de pêche et de chasse aux Etats Unis. Dans le WISCONSIN, où de gigantesques démonstrations très brutales eurent lieu en avril et en mai, contre les traités, la colère se manifeste à l'égard des droits de pêche et de chasse des Chippewas sur des territoires cédés par traité. Interviewé par téléphone en août, Peterson s'est exprimé franchement sur les rancoeurs, les tensions politiques et le potentiel de violence qui existe dans le Wisconsin du Nord entre Indiens et Blancs. "Je pourrais déclencher ça en moins d'une heure", dit Peterson, en se référant aux organisations membres du PARR. "La tension est très vive et c'est vrai, le racisme commence à se manifester. Mais c'est ça qui arrive quand vous allez chercher la petite bête à un Américain".

Au nom du sport !

Dans le Wisconsin, comme dans d'autres états, les décisions des tribunaux de renforcer les droits de chasse et de pêche des Indiens se sont traduites par des saisons plus longues et un accès plus facile aux poissons et au gibier pour les Chippewas. Les sportifs blancs sont rendus furieux par ce qu'ils appellent les droits "particuliers" des Indiens, certains groupes écologistes s'inquiètent même pour la faune locale. Les tribus du Wisconsin mettent en place des programmes de gestion et de contrôle grâce à la Commission Indienne des Grands Lacs pour l'environnement - mais Peterson ne pense pas que la solution soit là. "Ça ne marche pas. Et ça n'a jamais marché. Si vous me demandez, moi je pense qu'ils déciment le gibier et détruisent les terrains de pêche".



Gare aux "Crétins à couverture" !

Peterson dit qu'il a horreur de "la situation difficile" dans laquelle le gouvernement l'a placé ainsi que d'autres gens du PARR - "celle de situation d'infériorité, de citoyens de seconde zone. Voilà ce qui conduit au racisme anti-indien maintenant, au point que dans le Wisconsin, les Indiens sont de plus en plus isolés, presque prisonniers de la tension. On ne les voit plus à l'extérieur, comme avant. Il y a beaucoup d'hostilité, des injures racistes du style "hé là-bas, crétin à couverture" (vieille injure du Wild West à l'intention des Indiens vêtus de couvertures - NdT). "Et ce n'est pas seulement au Wisconsin, souligne Peterson. "C'est dans tous les Etats-Unis, même au Canada. C'est particulièrement coincé ici, mais le problème existe partout ailleurs. Nos droits fondamentaux en tant qu'Américains sont bafoués par des tribunaux qui veulent maintenir des TRAITES ANCIENS qui rendent les Indiens "spéciaux". Ça déchire notre pays, ça divise la grande famille américaine, c'est nier notre "melting pot" et nous dresser les uns contre les autres. Mais croyez-moi, je ne veux pas accuser les Indiens".

En tant que coalition nationale, le PARR représente 68 organisations basées dans 14 états. Les gens du PARR donnent leur point de vue avec passion, à propos de leur opposition aux droits tribaux et juridiques des Indiens.

Les Indiens n'ont pas disparu

Comme la plupart des Américains se trouvent rarement en contact avec des Indiens, il convient donc de rappeler qu'il existe plus de 300 tribus indiennes reconnues par le gouvernement fédéral aux Etats-Unis. Les estimations diffèrent quant au nombre exact d'Indiens aux Etats-Unis. le recensement donne un chiffre d'un million et demi, d'autres sources estiment que le chiffre approche 3 millions. Une définition plus "ethnique" dans le cadre du recensement américain évalue la population identifiée comme indienne à 6.8 millions. Toutefois, une chose est certaine : quelques sept générations après l'invasion du territoire des aborigènes indiens, le peuple indien contemporain fait toujours vraiment partie de la vie américaine.



PETER ARONSON © 1977, LOS ANGELES TIMES

"Pssst ! Pas de photos...CIA...
J'ai infiltré le Mouvement Indien !"

(...) Ces vingt dernières années, les Indiens ont eu plus ou moins de succès dans leur lutte pour la restitution des terres, pour les ressources naturelles et l'obtention de droits politiques auprès des tribunaux. Les procès sont longs et souvent complexes. En général, les Indiens ont soutenu qu'ils avaient des droits de chasse et de pêche bien avant que les Etats-Unis n'existent ou ne s'étendent à leurs territoires, et QU'ILS N'ONT JAMAIS VENDU, TROQUE OU RENONCE A CES DROITS ET A CES RESSOURCES. Dans un certain nombre de cas, le droit de pêche ou de chasse est garanti dans les traités passés avec les Etats-Unis. Et la constitution américaine stipule que LES TRAITES CONSTITUENT "LA LOI FONCIERE SUPREME".

... Les porte-paroles du PARR sont éloquentes, durs, mécontents, font souvent appel au bon sens et sont très bien organisés. Ce sont eux les pionniers d'aujourd'hui - la dernière vague d'immigrants en terre indienne et fédérale, dans les réserves naturelles, et les zones en bordure de mer et de plans d'eau. Beaucoup d'entre eux ont acheté ou loué des terrains bon marché en terres indiennes sur les conseils du Ministère de l'Intérieur, qui leur a fait croire à eux ou à leurs parents que les revendications indiennes viendraient à extinction.

Qui est responsable du mécontentement ?

Les décisions des tribunaux fédéraux et la politique qui vise à reconnaître la juridiction indienne ont contribué parfois à forcer des familles américaines innocentes à quitter des propriétés qu'elles pensaient avoir acquies "en toute bonne foi". Ce sont ces gens, parmi les membres du PARR, qui attirent le plus la sympathie.

Une dame âgée de l'Etat de Washington, Madame Betty MORRIS, fournit un bon exemple. Elle a acquis un petit terrain au bord de l'océan, situé à l'intérieur de la Nation Quinault en 1967. A 69 ans, Mme Morris est en possession d'une lettre du Ministère de l'Intérieur montrant qu'en 1967, le Ministère a "cédé ses droits" à la tribu indienne, dit-elle. Elle s'estime trahie par le gouvernement fédéral ("à mon sens, c'est le consommateur qui s'est fait avoir", dit-elle), mais sa colère vise en fait les Indiens. "Tout ceci détruit l'oeuvre de toute une vie pour beaucoup d'entre nous," nous a-t-elle dit, "Ce n'est pas que nous voulions être racistes - mais les Indiens provoquent les préjugés, la haine des Indiens".

Encouragés par le gouvernement

"C'est ma confiance dans le gouvernement qui m'a mis dans cette situation", dit cette grand-mère grisonnante, enseignante à la retraite. "Nos problèmes n'ont rien à voir avec les Indiens", souligne-t-elle. "Nos problèmes sont créés par le Gouvernement fédéral". Mais elle en veut aussi aux Indiens, parce que les dirigeants indiens, en pleine bataille pour la reconnaissance des droits indiens, ne s'occupent pas d'elle, et "ne font que nous assurer que nous n'avons aucun droit et ne reconnaissent pas que nous existons". Les changements qui ont renversé les rôles traditionnels l'effraient. "Les Indiens patrouillent les plages en jeeps", dit-elle. "Nous devons aller leur demander des permis tribaux". Les nouvelles écoles sur la réserve, financées par le développement économique indien, mettent l'accent sur l'identité indienne, la langue, les connaissances juridiques. Cela aussi lui fait peur. "J'ai entendu dire qu'à l'école Quinault, on apprend aux enfants à haïr les Blancs", accuse-t-elle.



Brusquement prise en territoire indien, soumise à une juridiction indienne de plus en plus affirmée, elle se sent assiégée. A Washington, "toutes les administrations" se laissent prendre "au grand jeu des sentiments indiens", dit-elle. "A Washington, les sénateurs reçoivent tous les jours des Indiens venus mendier".

... Bill Tripp, un éleveur du Montana, ressent les choses de la même façon. Sa famille possède un grand ranch, 400 hectares, sur la réserve des Indiens Têtes-Plate, terrain sur lequel la confédération des tribus Salish et Kootenai affirme avoir juridiction. La réserve Tête-Plate est quadrillée de terrains achetés par les Blancs. La perte progressive des titres et de la juridiction depuis 80 ans a été arrêtée par les décisions des tribunaux. "ALL CITIZENS EQUAL" (tous les citoyens sont égaux), l'organisation de Tripp représente 83% des résidents qui ne sont pas membres de la tribu et tombent sous le coup d'une récente juridiction tribale.

Un fascisme galopant

Certains groupes du PARR sont très importants. Harold PRATZ du Conseil de l'Environnement de l'Etat de New-York se dit représenter des centaines de milliers de membres. Dans cet Etat, dit-il, ils ont proposé en 1982 la "Loi sur le règlement des revendications territoriales indiennes tombées en désuétude", qui aurait conduit à l'abrogation des traités dans les 13 colonies originelles. Cette loi a été tenue en échec au Congrès grâce aux pressions exercées sur ses membres par la Confédération Iroquoise et son cabinet d'avocats à Washington, le Centre Indien d'Assistance Légale. Leur but principal est succinctement exposé par Tripp : "Il est temps que nous entamions le processus qui conduira à faire des réserves des entités équivalentes à des S.A.R.L., payant des impôts" a-t-il déclaré à la première conférence du PARR, ce qui lui a valu un tonnerre d'applaudissements.

De nombreuses organisations au sein du PARR se rangent derrière le slogan "des droits égaux pour tous les Américains". Leur point de vue est que les Indiens se voient offrir un statut "spécial" en vertu des traités. Ce principe de base se reflète dans le nom choisi par certaines des organisations les plus dures : "Droits Egaux pour Tous" (Wisconsin); "Tous les Citoyens sont Egaux" (Montana); "Les Américains totalement égaux" (Minnesota); Le Comité du Dakota du Sud pour l'Egalité.



Les porte-paroles des organisations militant pour les droits indiens trouvent que ces déclarations masquent le but réel, qui est LE TRANSFERT PUR ET SIMPLE DE RICHESSES DES INDIENS AUX NON-INDIENS PAR LE BIAIS DE CE QUI REVIENT A DU VOL LEGAL. Ils soulignent également que la politique de "Termination" que soutient le PARR, a été tentée dans les années 50 avec des conséquences désastreuses. Paul Demain, le rédacteur en chef Oneida du journal indien du Wisconsin, le "Journal du Lac Courtes Oreilles", dit de cette attitude du PARR : "Beaucoup de leaders du PARR cherchent à minimiser leur racisme anti-indien. Ils le répètent constamment. Mais il est important de ne pas perdre de vue leur but avoué, qui est l'abrogation complète, et également leurs tactiques, qui deviennent de plus en plus militantes et incitent à la violence".

Les Indiens ont conservé le droit à LEURS TERRES

Dans les années 70, la politique du gouvernement fédéral a été d'encourager les tribus à présenter leurs cas devant les tribunaux. Des états et des groupes d'intérêts privés, menacés par la nouvelle tendance à reconnaître les droits indiens, se sont tournés vers le Congrès, leur argument était que le Congrès avait le pouvoir d'abroger les traités indiens unilatéralement et d'éradiquer de façon très simple le statut légal des nations indiennes. Cependant, le Congrès faisait face à un dilemme, car l'abrogation unilatérale des traités est généralement considérée comme une façon profondément injuste de traiter les revendications indiennes, après avoir présenté pendant des dizaines d'années les tribunaux comme le meilleur moyen d'obtenir justice pour les indiens.

La stratégie du PARR inclut des Indiens

Certains législateurs se demandent très sérieusement s'il est conforme à la Constitution de s'emparer des terres, des ressources et des droits politiques indiens de cette manière, et jusqu'à maintenant, le Congrès n'a pas été désireux de poursuivre ce type d'action. Le Directeur du Centre Indien d'Assistance Légale à Washington, ROBERT T. COULTER déclare à ce sujet : "Changer de politique maintenant sur cette question, et abroger des traités par un acte du Congrès reviendrait à court-circuiter une bonne partie du processus légal, et mettrait les Etats-Unis dans une position de lourde responsabilité. Une telle législation serait certainement contestée sur la base du 5ème amendement à la Constitution".

Un grand nombre de ceux qui s'élèvent contre les droits indiens "ne comprennent tout simplement pas que les Indiens ont cédé ces terres en vertu d'accords qui leur garantissaient des droits de pêche, de chasse, de propriété et d'usufruit pour les générations futures. Ces accords, bien que beaucoup d'entre eux aient été violés maintes fois, sont toujours valables", déclare Coulter.

Depuis bien longtemps, les Indiens ont cherché à obtenir justice contre les actions menées par les états ou le gouvernement fédéral pour saisir les terres et la propriété des Indiens, et dont ces derniers disaient qu'elles étaient illégales ou immorales. George Washington, le premier Président, s'intéressa personnellement de très près aux revendications des Indiens concernant les abus dont ils faisaient l'objet aux mains des spéculateurs fonciers et de l'administration des états, pour leur promettre que la responsabilité du transfert des terres incomberait au gouvernement fédéral dès l'année 1790 (...)



Photo by Ray Cook

Oren Lyons, publisher of Daybreak

Certains porte-paroles du PARR sont des Indiens - des Indiens, dressés contre leurs propres gouvernements tribaux, qui trouvent qu'il faut rejeter toute notion de juridiction tribale. Billy Big Spring, un éleveur Pied-Noir du Montana, est pour la "termination" des réserves. Marié lui-même à une non-indienne, il accuse les dirigeants des tribus d'être "des Indiens blonds aux yeux bleus". Verna Lawrence, un autre porte-parole qui se dit d'origine indienne, attaque les droits indiens sur la base du "pourcentage de sang indien". "Les traités ont été passés avec des Indiens pur sang", dit-elle, et elle soutient que les traités ne sont plus valables, car les inter-mariages avec des non-Indiens et des Indiens d'autres tribus ont dilué les droits de chaque tribu. "Les traités ne s'appliquent pas aux métis", dit-elle.

... Dans ces efforts pour toucher la base, le PARR s'est attaché à ANEANTIR LES DROITS INDIENS, PLUTOT QU'A DEMANDER UNE COMPENSATION AUPRES DU GOUVERNEMENT FEDERAL pour les gens qui avaient acquis des terrains et des droits que, d'après les tribunaux, le gouvernement n'avait pas le droit de vendre.

D'inquiétants succès

Depuis sa conférence en Mars 1987, l'action du PARR se résume ainsi :

- a organisé des manifestations de plus de 300 personnes autour des lieux de pêche des Chippewas, et incité les manifestants à la violence (la police a reconnu plus tard avoir été incapable de maîtriser la foule; une femme a été jetée d'un camion à terre; quatre hommes ont été arrêtés pour avoir lapidé des pêcheurs indiens, et relâchés ultérieurement);
- a exercé des pressions sur la délégation du Wisconsin au Congrès pour les amener à introduire une législation visant à abroger des lois favorables aux Indiens, et par-là même forcer les groupes indiens à entrer prématurément en négociations au sujet des quotas de pêche;
- a soutenu des motions visant à annuler les pouvoirs des tribus en matière d'imposition;

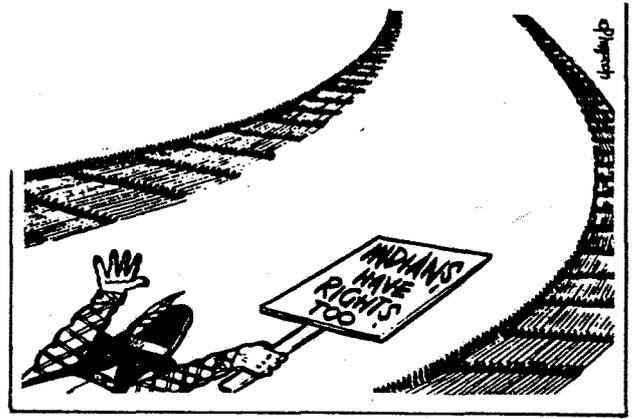
- a soutenu un boycott national des jeux de bingo indiens "Nous trouvons injuste que les gens versent de l'argent dans les coffres des tribus indiennes, quand cet argent est employé à protéger des droits dérivant de vieux traités désuets" - Jim Hough, Vice-Président du PARR.

En tant que coalition, le PARR a mené avec succès une campagne de référendum contre les traités. Il a organisé UNE RENCONTRE AVEC L'ADMINISTRATION REAGAN, QUI S'EST DEROULEE EN TERMES TRES CORDIAUX, et il exerce des pressions pour que l'Association Nationale en Faveur des Armes à Feu (N.R.A.) mette leurs revendications sur l'agenda de son projet de loi. Le PARR a également démarré la première phase d'une campagne de presse anti-traités, particulièrement dans les journaux "sportifs" et a mis en place une stratégie nationale pour amener le Congrès à abolir les droits des traités. Le développement du PARR a lieu à la porte des réserves indiennes. Il y a bien sûr des cas justifiés parmi les supporters du PARR, mais nombre d'injustices sont en fait dues à la politique antérieure du gouvernement fédéral. Le remède proposé vise, de façon inappropriée, à réduire ou détruire le futur indien. LES MENACES CONTRE LA SOUVERAINETE INDIENNE et la survie des peuples indiens en tant que peuples distincts font partie de façon régulière et cyclique de la vie américaine, comme les Indiens le savent bien. En 1987, et dans les années à venir, le PARR PERSONNIFIE CETTE MENACE.

Epilogue

Alors que le PARR se réunissait en mars dernier, les Indiens du Wisconsin et d'autres états se réunissaient également. La veille de la réunion du PARR, dans la même salle, le "Wisconsin Indian Resource Council" (Conseil d'Assistance Indien du Wisconsin) offrait une journée d'interventions à divers orateurs : avocats indiens et non-indiens, biologistes, présidents de conseils tribaux, anthropologues et historiens ont fait des présentations du côté indien. La culture tribale, les droits légaux et les définitions politiques étaient à l'ordre du jour. Dans la soirée, LE CHEF TOM PORTER, DE LA NATION MOHAWK, prit la parole pour conclure cette réunion indienne.

Porter, un chef traditionnel de la Longue Maison, représentant du Clan de



l'Ours, raconta l'histoire du Pacificateur et des Racines Blanches de la Paix, une tradition iroquoise. Il décrit la tradition comme l'un des canaux par lesquels le message indien trouva à s'exprimer dans les années 60, et comment les idées des traditionalistes avaient conduit au renouveau des droits indiens. Son message, fécond et empreint de sa culture, fit une profonde impression sur les participants (...) "Si le but du PARR est l'abrogation des traités et des accords entre peuples souverains, dit-il, il faudrait comprendre que, du côté indien, il y a aussi un idéal, un but". Et, pendant trois heures d'affilée, tranquillement, Porter expliqua LA GRANDE LOI DE LA PAIX IROQUOISE, et son message d'interaction rationnelle et harmonieuse ENTRE PEUPLES.

"Cette vieille femme frustrée..."

A la fin de son intervention, Tom Porter raconta que le Pacificateur, quand il était bébé, avait été enlevé par une vieille femme qui avait tenté d'étouffer le "Messie indien" en le laissant sous la glace. Mais à chaque fois que la vieille femme revenait au camp, elle retrouvait le bébé dans les bras de sa mère. "Les tentatives d'ouverture des Indiens ces vingt dernières années, dit-il, sont comme ce bébé, comme le Pacificateur enfant. Ce que le peuple indien doit reconstruire et ce que nous devons transmettre au monde demande encore du temps, les gens du PARR me rappellent cette vieille femme frustrée, dit-il. Ils se font entendre maintenant, ils accusent les Indiens, et cherchent à mettre les efforts des Indiens, comme le petit bébé, à mourir sous la glace".



EN DIRECT D'AKWESASNE

Nathalie Novik

NITASSINAN vient d'apprendre que le journal indien AKWESASNE NOTES est en proie à de sérieuses difficultés. Le bâtiment dans lequel la rédaction venait de déménager l'an dernier a été incendié il y a trois semaines, et de nombreuses archives ainsi que des dossiers ont été détruits dans l'incendie. La rédaction a déménagé provisoirement dans d'autres locaux.

Ces difficultés sont dues en grande partie à l'antagonisme croissant entre traditionnalistes et progressistes. Depuis quelques années, Akwesasne et un certain nombre de territoires iroquois ont vu les salles de jeu, les bingos et les stands de cigarettes non-taxées proliférer au-delà de tout contrôle, dans un effort mené par de nombreux Indiens pour donner aux territoires la base économique qui leur fait cruellement défaut.

Mais il ne faut pas oublier que ces activités sont vues d'un très mauvais oeil par les autorités américaines, qui les considèrent plutôt comme de la concurrence déloyale vis-à-vis d'entreprises similaires en territoire américain. Le danger est donc d'amener ainsi les autorités à établir un système d'imposition forcé en territoire indien, et d'ébranler ainsi la souveraineté iroquoise.

Par ailleurs, pour les conseils traditionnels, cette furie de faire de l'argent rapidement et par n'importe quel moyen ne s'accorde pas avec le mode de vie indien. Tout le monde est prêt à reconnaître la nécessité d'un développement économique, mais les traditionnalistes sont partisans d'une transition en douceur, avec des industries adaptées au milieu traditionnel.

Certains sont impatients, et pensent qu'il faut tirer parti du statut spécial conféré par la souveraineté aux territoires sur lesquels ils vivent. C'est de là que proviennent les conflits, et la crise est particulièrement aigue en ce moment. Nous ne pouvons que souhaiter un dénouement pacifique et rapide, avant que les rancœurs ne se soient accumulées.



Ces récents événements nous interdisent évidemment d'envisager aujourd'hui la venue espérée de leaders iroquois qui ont très certainement d'autres préoccupations que celle de préparer un aller et retour pour Paris, cette grande ville qui, certains soirs, semble totalement privée de journalistes sérieux.

Nous sommes par contre très heureux de prêter notre montage diapos "Yellow Thunder" à nos amis de TOURS, "Les Crécerelles", qui, EN SOUTIEN A LA "FREEDOM SCHOOL d'Akwesasne, visionneront, outre ces belles diapos, le film "Chasseurs Cri de Mistassini" suivi d'un débat sérieux : les projets indiens d'Education face au monde blanc:

Jeudi 28 avril-20h15, au Studio Zéro, cinéma Les Studios-2, rue des Ursulines
37100 TOURS

LA FUMÉE DANS LA MAISON

C'était la maison,
une maison de paix, d'accomplissement,
l'essence de la compréhension
de la vie.

Le bruit des petits travaux
amorti, étouffé, dissimulé
dans les volutes de fumée,
le séchage du poisson
sous cette charpente conique
de perches et de mousse...

Lieu de séjour, sans plus,
un atelier.
Mais un sentiment de présence,
d'image,
persiste.

La pensée est tangible,
encore tourbillonnante
comme la fumée qui monte
et se dissipe dans l'espace libre
du ciel.

Le sol tapissé de branches de sapin,
propres, parfumées, fraîches...

Comme elles brûlent
et sèchent vite, virant à l'orange,
pour mourir dans le feu.

Elles ne sont plus que cendres
et la fumée est leur esprit,
capricieuse,

née dans la braise qui contemple,
sent et entend
les pétilllements du feu.

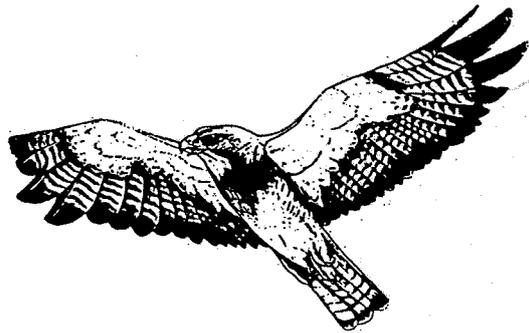
La fumée houleuse et lente...
Cette pensée-idée
n'est-elle que
rêverie et fantaisie ?

Composée dans la maison
symétrique
finira-t-elle comme la fumée
qui monte et s'échappe,
en mouvements fantasques
et finit
dispersée
à jamais ?

Simon Frog, Ojibway (Ontario)¹

1: in "Tawow", revue culturelle des Indiens du Canada

2: in "Songs from this earth on Turtle's back" -éd. J.Bruchac, N.Y.



PRES DE MIDWAY TRUCK STOP

Le long de l'autoroute sinueux,
dans un restop entre Oklahoma et Tulsa,
j'ai senti
le soleil du matin
au-dessus du feuillage d'un jeune orme
se lever

dans les senteurs de sauge
et de fleurs des champs.

Je m'appuie sur un coude...
Par-delà le champ,

le bruit des voitures
et un château d'eau isolé
signalent une petite ville.

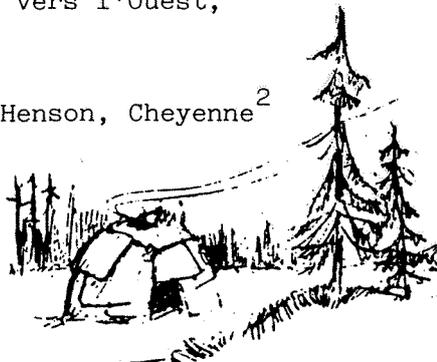
Je sors mon couteau
de sous le sac de couchage
et le glisse dans son fourreau,
à ma ceinture...

Ho hatama hestoz na no me
(Il y a une puissance qui vibre
autour de moi)

Nous sommes en juillet,
je pense à une tasse de café
sur une table de bois,
loin d'ici.

Je regarde vers l'Ouest,
chez moi.

Lance Henson, Cheyenne²



Traductions de Manuel Van Thienen

LA PRIERE DU SEIGNEUR

(version indienne)

(Viola Whitewater Foundation, Akwesasne Freedom School)

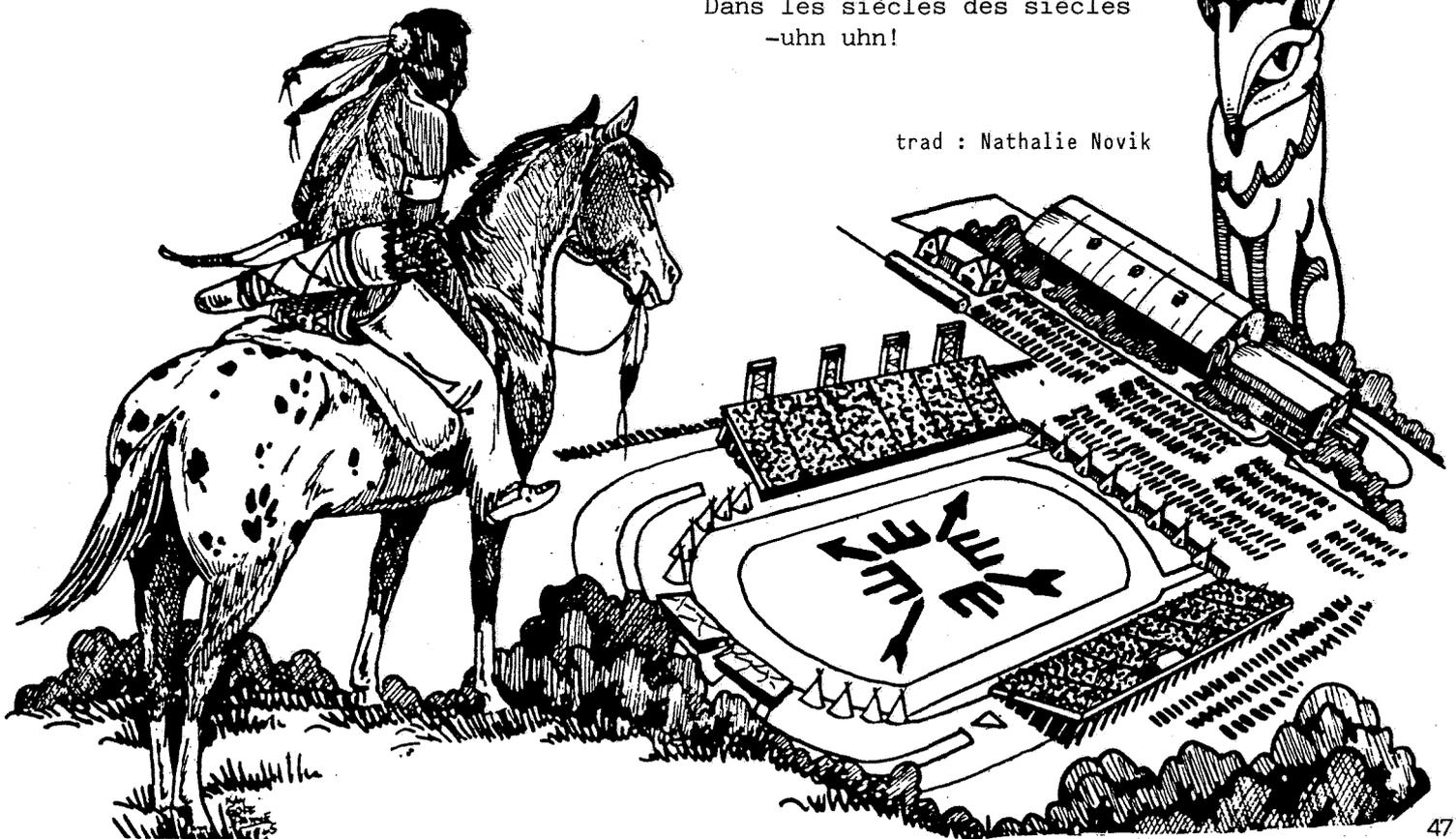
THE LORD'S PRAYER

INDIAN VERSION

Our Benefactor in Indian Affairs
Hallowed be thy position
Thy downfall comes
With every election
Thy will be done on this reserve
As will be done on every other reserve
Give us this day our daily rations
And forgive us our trespasses as we will
Forgive you your trespasses on our land
Lead us not into integration
But deliver us from exploitation
For thine is the establishment
The power and the glory
For as long as the grass shall grow
And the rivers flow and the sun shines
Forever and ever – uhn uhn!

Notre Bienfaiteur
des Affaires Indiennes,
Que ton poste
soit sanctifié,
Que ta chute survienne
A chaque nouvelle élection.
Que ta Volonté soit faite
sur cette réserve
Comme elle le sera
sur toutes les autres.
Donne-nous aujourd'hui
nos rations quotidiennes
Et pardonne-nous
nos transgressions comme
Nous Te pardonnerons les Tiennes
sur nos terres.
Ne nous conduis pas
à l'intégration,
Mais délivre-nous
de l'exploitation.
Car à Toi sont L'Administration,
La Puissance et la Gloire,
Aussi longtemps que l'herbe
poussera,
Que les rivières couleront
et que le soleil brillera,
Dans les siècles des siècles
-uhn uhn!

trad : Nathalie Novik





MASSACRE A LA CHLOROLUIDINE



Au cours du mois de décembre 1987, deux opérations de destruction de dortoirs d'étourneaux ont été menées, dans l'Orne et les Côtes du Nord, à l'aide d'UN PRODUIT TOXIQUE ET EXPERIMENTAL, LA CHLOROLUIDINE.

C'est au total plus de 2.000.000 d'invidus qui ont été exterminés!

A la demande pressante des agriculteurs, cette opération a été décidée et organisée par LE MINISTERE DE L'AGRICULTURE (Service de Protection des Végétaux!) et ce, malgré l'avis défavorable du Ministère de l'Environnement qui fut émis suite à une action de la Ligue pour la Protection des Oiseaux. Dans les deux cas, l'opération s'est déroulée PAR UNE NUIT SANS LUNE: l'épandage a été réalisé à l'aide d'un avion aidé par un balisage au sol et des contacts radio.

"Rats du ciel"

Les qualités de l'étourneau en font une des espèces avicoles les mieux armées dans la lutte pour la vie: ses aptitudes lui permettent de s'adapter à l'activité humaine et d'en tirer le meilleur parti possible. L'étourneau y parvient si bien qu'il est devenu depuis quelques années embarrassant pour l'homme -qui est pourtant la cause indirecte de sa prolifération.

Le ravitaillement des masses est une nécessité biologique qui s'est fixée héréditairement chez cet oiseau et régissant ses déplacements migratoires. Une grande partie des étourneaux nicheurs des pays septentrionaux, où ils sont protégés(!), hivernent en France, se joignant ainsi aux nicheurs sédentaires pour former d'immenses dortoirs pouvant atteindre 1 à 2 millions d'individus.

Les nouvelles techniques d'ensilage du maïs servant de nourrissage hivernal aux troupeaux de bétail, sont une source d'alimentation évidemment appréciée des étourneaux hivernant, surnommés les "RATS DU CIEL", et c'est par milliers qu'ils s'y abattent, dévorant chaque jour environ 15 kg de grains, et causant par leurs déjections d'importants dégâts. Cela les rend inévitablement indésirables et "passibles" de mesures défensives et REPRESSIVES.

En France, c'est la solution la plus radicale qui vient d'être appliquée, malgré les DANGERS qu'elle représente: l'extermination chimique.

Outre le fait, non négligeable, que les oiseaux peuvent agoniser pendant 48 heures, les conséquences d'un tel traitement sont les suivantes:

-Le produit N'EST PAS SELECTIF, et des dizaines d'oiseaux d'espèces protégées ont été retrouvés morts -pinsons des arbres, accenteurs mouchets, ainsi que des pies, des corbeaux, des buses, et même une femelle d'épervier !

-La pollution de la NAPPE PHREATIQUE est malheureusement probable, avec ses conséquences, sur la vie aquatique notamment.

-Le RAMASSAGE DES OISEAUX MORTS N'A ETE EFFECTUE QUE PARTIELLEMENT (30%), et ce sont des tonnes de viande qui pourrissent sur place.

Les animaux prédateurs, domestiques ou sauvages, viennent dévorer les cadavres, et courent donc les dangers inhérents au poison (2 fouines ont été retrouvées mortes dans un dortoir "traité").

La défense du CORIF

La limitation du nombre d'étourneaux étant impossible à court terme, ce sont vers d'autres solutions qu'il conviendrait de s'orienter.

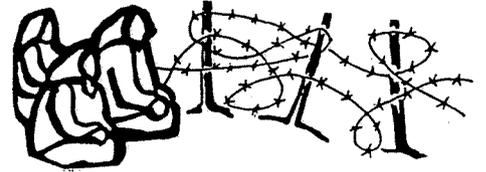
La solution n'est pas dans la DESTRUCTION, mais dans la PROTECTION des lieux d'ensilage du maïs, notamment au moyen d'effarouchements sonores, qui ont déjà fait l'objet d'expériences réussies : diffusion du cri de prédateurs (faucons) , effarouchement provoqué par des moyens Pyro-acoustiques. Les scientifiques de l'I.N.R.A. expérimentent actuellement leur nouvelle "arme" : un ordinateur générant des cris d'alarme réalisés à partir des cris d'étourneaux.

La commission "Protection" du C.O.-R.I.F. s'associe pleinement à la lutte entreprise par la Ligue Française pour la Protection des Oiseaux. Cette dernière a décidé, entre autres actions, de PORTER PLAINTÉ contre la Direction régionale du Service de Protection des Végétaux.

"Commission Protection" du CORIF:

Bruno Boccara, 14,rue villa d'Este
Tour Abeille 75013 Paris

BIG MOUNTAIN:



Nous venons de recevoir un important dossier résumant l'état et la nature de cette grave situation, dossier expédié par Lin Mc GUIGAN (BIG MOUNTAIN LEGAL OFFICE P.O. BOX 1509 FLAGSTAFF, AZ 86002) et qui devrait nous permettre d'écrire dans Nitassinan N°15 un article relativement complet. D'ores et déjà, nous diffusons, contre enveloppe timbrée, une PETITION soutenant le procès intenté aux termes du 1° amendement le 26 janvier 88 et qui devait provoquer une audition le 24 février dernier. D'ici juin, nous devrions avoir d'autres éléments à communiquer.

LEONARD PELTIER



Nous reproduisons et diffusons depuis le 15 mars une CARTE DE DEMANDE DE SOUTIEN à adresser au Député EDWARDS, carte émanant de : INTERNATIONAL OFFICE OF THE LEONARD PELTIER DEFENSE COMMITTEE, PO BOX 10044 - KANSAS CITY, MISSOURI 64111 -816 531 5774. Vous pouvez l'obtenir contre enveloppe timbrée envoyée à notre adresse: NITASSINAN, BP 101 75623 Paris cedex 13 France. En voici la traduction:

"Monsieur le Député, je me joins aux gens de conscience de par le monde entier pour protester contre les violations des Droits de l'Homme survenues dans le cas de Leonard Peltier. Je demande qu'une enquête soit menée par le Congrès sur les agissements et les infiltrations auxquels s'est livré le FBI à l'encontre du Mouvement AIM et concernant l'affaire Peltier. Je vous demande instamment de prendre cette enquête sous votre responsabilité et de faire produire comme "evidence" les 6000 feuillets du FBI que le gouvernement refuse de mettre à la disposition de la défense. Vous avez depuis longtemps montré que vous êtes un allié sur lequel il est possible de compter, mais tant que Leonard ne sera pas libéré, ses défenseurs ne connaîtront aucun répit -aidez-nous, s'il vous plaît". Nom, adresse...

CALGARY : MEDAILLE D'OR DU CYNISME OPPRESSIF

Pouvait-on véritablement s'attendre à ce que ces jeux de Calgary fussent une providentielle occasion pour les Cree du Lubicon de faire connaître leur agonie à l'opinion internationale (cf.Nit.10/

abonnement



commande

NOM-Prénom:..... RUE:.....

VILLE:..... CODE POSTAL:.....

-S'abonne à "Nitassinan" pour les 4 numéros suivants:n°....,n°....,

-Abonnement ordinaire: 100F n°....,n°....

de soutien: à partir de 150F

Etranger: 150F

-Participe à la diffusion en commandant ... exemplaires (25F pièce à partir de 5 exemplaires et 22F à partir de 10 exemplaires).

-Ci-joint: un chèque de ...F (libellé à l'ordre de CSIA et envoyé à NITASSINAN - CSIA - BP101 75623 PARIS CEDEX 13.)



11-13)? Non. Malheureusement inimaginable. Pouvait-on par ailleurs s'attendre à ce que le cynisme du gouvernement canadien, responsable appliqué du génocide, fût aussi démesuré (noms indiens donnés aux pistes, sigle "indien" sur les médailles, cérémonie d'ouverture à grand renfort de cavaliers joyeusement emplumés, exposition d'objets amérindiens -dont ceux du Musée de l'Homme!...)? A ce point, non ; le propre d'un record étant de stupéfier, les organisateurs canadiens ont vraiment battu celui, toutes catégories, du cynisme génocidaire.

NITASSINAN à MALMÖ pour le 4ème MEETING EUROPEEN

DES GROUPES DE SOUTIEN EUROPEENS AUX INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.

Ce Congrès se tiendra à Malmö en Suède du 20 au 23 MAI 1988. Des invitations ont été adressées par les organisateurs aux groupes qui ont déjà participé au Congrès de l'an dernier à VIENNE, ainsi qu'à des REPRESENTANTS DES PEUPLES INDIENS ET SAAMI.

C'est Nathalie NOVIK, du comité de direction de NITASSINAN, qui y représentera la revue ainsi que le courant d'opinion qui se crée autour de celle-ci. Nathalie présentera avec Didier Dupont un exposé sur les écoles de survie indiennes.

Pour tous renseignements sur le programme et l'hébergement, écrire (en anglais) à: SVENSK-INDIANSKA FORBUNDET, BOX 3030, S-300 03 HALMSTAD, SUEDE
Tél: 035 - 13 35 68, ou 13 01 13 (Pekka Persson).

Le 15 OCTOBRE 88 à PARIS

Etant donné le succès qu'a connu le "12 OCTOBRE 87" que Nitassinan avait organisé et structuré autour de 14 séquences audio-visuelles, il est d'ores et déjà décidé que la Journée Internationale de Solidarité avec les Peuples Indiens des Amériques, décrétée à l'ONU en 1977, sera organisée, pour l'année -et pour la France- LE 15 OCTOBRE 88 A PARIS -l'adresse devant être, comme l'année passée : 91 bis, Bd du Montparnasse, 75015 Paris (A CONFIRMER DANS NITASSINAN N°15 -juin).

commandes

: Si nos badges sont quasiment épuisés, il nous reste par contre des "Cartes Bodmer" (couleur), ainsi que de nombreux posters (N°1, 2, 3, 4 et 5). Vous pouvez, contre enveloppe timbrée, nous demander la documentation qui s'y rapporte. Ceci constitue un précieux soutien à la parution de Nitassinan.

KWAKIUTL...

L'histoire raconte qu'un fort avait été érigé par les Blancs en pays Kwakiutl et équipé d'un canon menaçant pour dissuader les populations environnantes. Toutefois, il se trouva qu'un jour le fort fut entouré par un groupe de Kwakiutl dont l'allure ne disait rien de bon aux Blancs. A toutes fins utiles, ceux-ci décidèrent alors de tirer un boulet en direction des Indiens, espérant les chasser. En fait, dès que le boulet passa par-dessus leurs têtes, les Indiens se lancèrent à sa poursuite, le retrouvèrent dans les bois et le rapportèrent triomphalement aux Blancs, auxquels ils offrirent de le leur vendre afin qu'ils puissent à nouveau le tirer... N.N.



DEJA PARUS

EPUISES

Mais disponibles en duplicata photocopie
dos collé. 30 F pièce (Quantité limitée)

- N°1: CANADA - USA (général)
N°2: INNU, NOTRE PEUPLE (Labrador)
N°3: APACHE - HOPI - NAVAJO (Sud-Ouest USA)
N°4: INDIENS "FRANCAIS" (Nord Amazonie)
N°5: IROQUOIS - 6 NATIONS (Nord-Est USA)
N°6: SIOUX - LAKOTA (Sud-Dakota, USA)

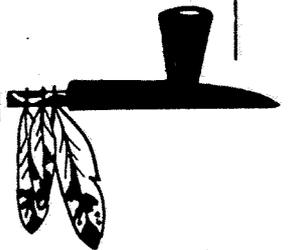


DISPONIBLES :

- N°7: AYMARA - QUECHUA (Pérou-Bolivie)
N°8: PEUPLES DU TOTEM (Nord-Ouest USA)
N°9: L'AMAZONIE EST INDIENNE (Amazonie)
N°10/11 Spécial: PEUPLES INDIENS (Inuit, Dene, Cree
DU GRAND NORD et INNUT)
N°12: MAYA et MISKITO (Guatemala - Nicaragua)
N°13 : CHEYENNE



PROCHAIN DOSSIER :



Le Peuple MAPUCHE

: N°15, juin 88

Femmes Indiennes

: N°16-17, DOUBLE, décembre 88

